



BUFFALO-BILL

Cobra, le Capitaine des Serpents.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 79.

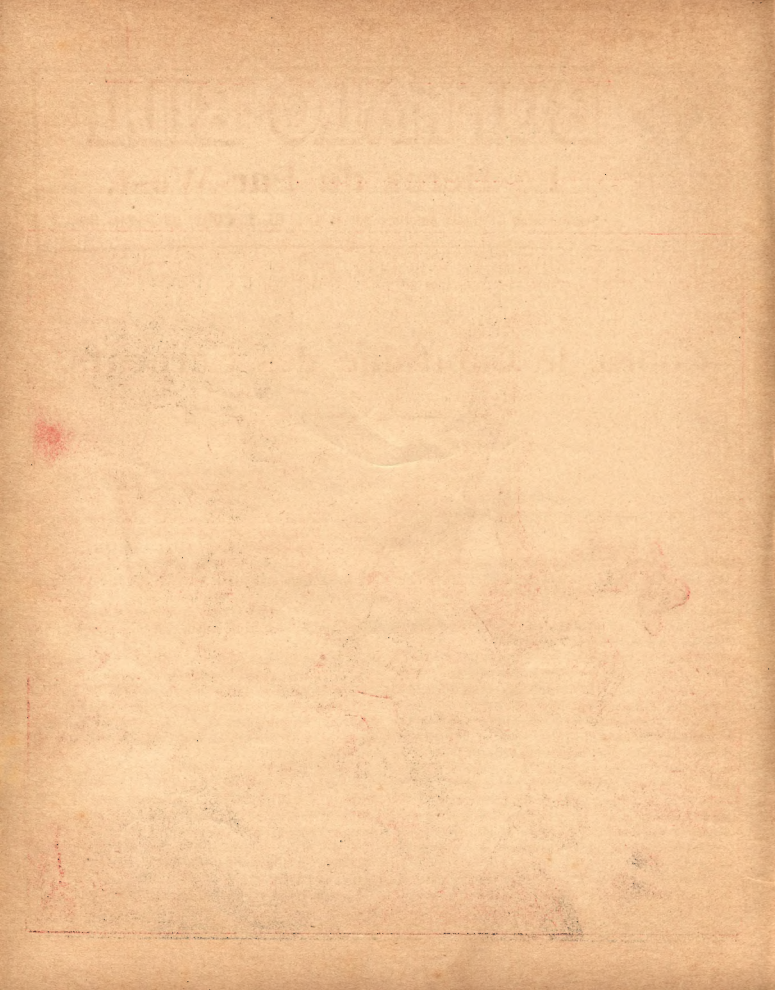
Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S ROAD AGENT ROUND-UP

OR
PANTHER PETE'S REVENGE



L'outlaw jeta un cri dont l'écho résonna longtemps dans l'oreille de Buffalo Bill





BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Cobra, le Capitaine des Serpents.

La Surprise de Ned Nordeck.

Ce matin-là, l'attelage de la diligence courait vaillamment sur la piste qui va de Fort Taos à Fort Sumner, les deux postes situés à l'extrémité de la frontière de l'Ouest.

On avait quitté Herder's Ranch, le settlement de mineurs où était le relais, par un temps superbe. Tout semblait marcher à souhait.

Cependant Ned Nordeck, le brave conducteur, n'était pas d'excellente humeur, et les bouffées parfumées du cigare qu'il avait entre les dents ne parvenaient pas à dissiper ses idées noires.

C'est qu'il avait espéré avoir pour compagnon de voyage le lieutenant Willis, jeune et brillant officier en garnison à Fort Taos, venu pour quelques jours en mission à Herder's Ranch. A la place du lieutenant, sur le siège, à côté de lui, Ned avait été obligé de prendre un mineur dont la figure ne lui revenait guère, comme on dit vulgairement. «Un vrai fantôme!» avait murmuré le brave conducteur à l'auvergiste Jack Tobin, en lui montrant le voyageur de l'impériale.

Néanmoins, au bout de quelque temps, Ned Nordeck dut s'avouer qu'il s'était mépris sur le compte de son homme.

B. B. 79. F.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

— Voulez-vous un cigare? Le vôtre est presque fini, dit l'étranger pour rompre la glace.

Ned accepta.

— Est-ce qu'il ne s'est pas livré dernièrement un combat acharné, dans le voisinage de cet endroit-ci? demanda le voyageur.

— Droit sur cette crête devant nous, tenez!... Le lieutenant Willis commandait l'expédition, avec Buffalo Bill.

— C'a été une grande victoire pour les soldats!

— Je vous crois! et pour les colons aussi, car les rancheros ne sont pas restés en arrière. Ils avaient rassemblé des forces nombreuses, et les Indiens se sont trouvés pris entre eux et les jaquettes bleues. Oh! là, là! Quelle déroute!... Les Peaux-Rouges doivent en avoir encore mal aux pieds.

Alors Ned, plein de son sujet, se lança dans une description détaillée de la bataille, à laquelle, d'ailleurs, il n'avait pas assisté, mais qu'il avait entendu raconter au moins de quarante façons différentes. L'étranger l'écoutait avec un intérêt marqué.

— Il y a, sans doute, bien des années que vous conduisez la diligence? demanda-t-il.

— Non pas.

— Je croyais... Il me semble qu'on me l'avait dit,

— Si quelqu'un vous l'a dit, il s'est payé votre tête. Les conducteurs de diligences ne restent pas longtemps sur leur siège, dans ce pays!

— Pourquoi cela?

— Parce qu'ils ne vivent pas assez longtemps!

— Le pays est malsain?

— Ma foi!... il y a par ici une sorte de maladie qui emporte les plus vigoureux.

— Laquelle?

— La fièvre de plomb!... Ça consiste à recevoir des balles dans la tête... On en meurt quelquefois, vous savez.

— Ah!... Et les conducteurs de diligences attrapent cette fièvre?

— Vous pouvez m'en croire. Plus souvent qu'à leur tour.

— Est-ce qu'il en a eu beaucoup de tués?

— Tenez, sur la route de Taos, qui est ma ligne, depuis Sandy Sink, en traversant Herder's Ranch, jusqu'à Fort Taos, sur une distance de cent milles, il y en a eu cinq de tués en trois ans... Plusieurs autres ont quitté le service, dégoûtés du métier, et deux ont été si affreusement blessés qu'ils sont estropiés pour le reste de leur vie.

— Brrr!... Et vous, est-ce qu'on a déjà tiré sur vous?

— Regardez ma main gauche. C'est une balle qui m'a enlevé ce morceau-là. Cette cicatrice sur ma joue, c'est un coup de fusil... J'ai un bout de plomb dans la jambe et une blessure assez sérieuse sur le corps.

— Savez-vous qu'il faut être brave pour continuer son métier dans des conditions pareilles?

— Mon Dieu, pard, si je n'étais pas brave, je me couperais la gorge, car un poltron n'est pas digne de vivre. Lorsque j'ai pris ce métier, c'était par amour des chevaux, et puis j'aime conduire, respirer le grand air, admirer la belle nature de Dieu... Chacun ses goûts! D'ailleurs, au début, je ne courais pas grand risque: je n'étais pas dans les pays des Indiens et des outlaws. Mais, lorsque j'ai été envoyé ici, c'est devenu une autre chanson. Je n'ai pas reculé, même quand on m'a dit que ce siège où me voilà près de vous avait été le billot d'exécution d'un grand nombre de braves gens.

— Tous mes compliments! Vous prenez les choses avec tranquillité.

— Bah! à quoi bon se faire du mauvais sang? Quand je ne suis pas de service, je dors bien, je fais régulièrement mes trois repas par jour, j'aime à boire un bon coup à l'occasion, à fumer un cigare en route, tout en faisant la conversation avec un pard intelligent... Tout cela n'a rien de bien ennuyeux.

Je ne dédaigne pas non plus de danser le fandango avec une jolie fille, aux jours de congé... bref, je tire de la vie tout ce qu'elle peut avoir d'agréable.

— Vous êtes un vrai philosophe.

Ned lança au voyageur un regard soupçonneux.

— Je ne sais pas ce que c'est, dit-il d'une voix un peu sèche. Mais je suppose, pard, que vous n'avez pas l'intention de m'insulter, parce que, si ce mot est une injure, vous pourriez bien faire à pied la route qui vous sépare de Fort Taos... Je ne serais pas long à vous débarquer!

Le voyageur se mit à rire et expliqua au haïf conducteur ce que c'était qu'un philosophe.

— Bien, répondit Ned avec une grande dignité. Vous devez savoir cela mieux que moi, pard, parce que vous êtes un homme d'éducation... Moi, je n'ai guère appris que ce que m'a enseigné la nature.

Le voyageur semblait animé d'une vive sympathie pour Ned et plein d'intérêt pour tout ce qui concernait le Far-West en général et le sort des conducteurs en particulier.

Il continua à lui poser des questions, auxquelles Ned répondait avec sa complaisance accoutumée.

Comme il l'interrogeait sur la ligne au delà de Taos, Ned lui dit:

— Il n'y a pas longtemps qu'un conducteur a été tué, et un officier de l'armée blessé, dans une rencontre avec les Cobras.

— Comment? des cobras qui attaquent une diligence?...

— Oui, mais les Cobras en question ne sont pas des serpents; ce sont des hommes, et des hommes dangereux. C'est le nom qu'on donne à une bande d'outlaws. Ils ont donc tué le conducteur et pris une grosse somme d'argent qu'il transportait dans sa diligence.

Mais le lieutenant Balfour, venant du fort, a rencontré Buffalo Bill à Herder's Ranch, et à eux deux, ils ont repris le butin, en tuant quelques brigands par-dessus le marché. C'est maintenant Lem Luby qui conduit la diligence, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux, je vous prie de le croire.

— Comment faites-vous quand vous rencontrez des Indiens?

— Ma foi! je fais feu sur eux comme un vrai diable, et j'essaie de me sauver... Cela m'est arrivé deux fois... J'ai toujours de bons coureurs dans mon attelage.

— Mais quand vous êtes arrêté par des Cobras?

— Ah! alors, pard, cela devient plus grave... Je dois protéger autant que possible mes voyageurs et,

mon chargement. Mais quand je vois que toutes les chances sont contre moi, je fais ce que je suis obligé de faire: je laisse les gredins dévaliser ma voiture, en priant le Ciel de me donner un jour la vengeance. Seulement, si je vois une occasion quelconque de m'en tirer, malgré le nombre et la force des bandits, je ne les laisse pas faire sans résistance.

— Allons, pard, vous êtes un brave, et j'espère que vous vivrez longtemps pour conduire votre voiture sur cette route, répliqua le voyageur, qui, au bout d'un instant de silence, déclara qu'il tombait de sommeil et qu'il allait se reposer dans l'intérieur, de peur de se laisser choir s'il s'endormait sur le siège.

Ned arrêta ses chevaux, et l'homme entra dans la voiture.

— Bon, se dit le brave conducteur quand la diligence roula de nouveau, voilà encore une preuve qu'il ne faut pas juger des gens sur l'apparence. Cet homme porte des habits grossiers, et il a tout l'air d'un chercheur d'or, mais je crois bien qu'il est fort instruit, et qu'il a mené autrefois une autre existence.

«En tout cas, il n'est pas du tout ce que je l'avais cru au premier coup d'œil... J'espère qu'il remontera sur le siège, car sa conversation est fort intéressante.

Comme Ned avait fait tous les frais de cette conversation, sa bonne opinion de l'intelligence du voyageur se trouvait justifiée. Nous trouvons toujours remarquables les gens qui nous écoutent avec politesse.

Du reste, son espoir fut exaucé, car, au bout d'une heure environ, le voyageur revint s'asseoir sur le siège.

— Pard Nordeck, dit-il tout à coup, savez-vous qui je suis?

— Pas le moins du monde, Monsieur.

— Vous transportez au fort un riche chargement.

— Qui vous a dit cela?

— C'est moi qui vous le dis!

— Eh bien! vous en savez plus long que moi, voilà tout!

— Vous ne dites pas la vérité, pard; mais vous faites votre devoir en parlant ainsi. Je sais qu'il y a dans votre voiture une grosse somme en bank-notes, sans compter de l'argent du Gouvernement, des valeurs pour le fort, et des lettres chargées... Je vais vous prouver que je ne me trompe pas.

L'étranger sortit de sa poche une enveloppe officielle et en tira une lettre qu'il se mit à lire à haute voix:

«Le détective Carrol, de la police secrète des Etats-Unis, devra choisir parmi ses hommes un cer-

tain nombre d'agents éprouvés et intelligents, pour escorter et défendre au besoin la malle-poste qui transporte une somme d'argent considérable à la First National Bank de Santa-Fé, ainsi que les fonds envoyés par le Gouvernement à l'officier payeur du fort Taos, des valeurs expédiées sous pli par la poste et des dépêches importantes, dont quelques-unes sont recommandées.

«Par ordre du Chef.»

Ned Nordeck, après cette lecture, se mit à siffloter entre ses dents un petit air de fandango.

— Montrez-moi donc ce papier, pard, dit-il enfin.

— Excusez-moi, mon ami, mais il ne m'est permis de m'en dessaisir sous aucun prétexte... Je vous l'ai lu, pour que vous n'ayez aucune inquiétude à mon sujet, et que vous ne craigniez pas d'être volé en route et dépouillé de votre précieux chargement, puisque nous sommes ici pour vous protéger.

— Alors ce sont vos hommes qui garnissent l'intérieur?

— Oui. Ils sont tous détectives.

— Tous les cinq?... Avec vous, ça fait six?... Il faut espérer que les Cobras ne s'y frotteront pas, alors!...

— On dirait que vous raillez, pard Nordeck?... Avez-vous de nous une si piètre opinion? Pensez-vous que nous ne saurions pas vous défendre, si les outlaws vous attaquaient?

— Je ne dis pas cela, Monsieur... C'est votre métier de vous battre, et je pense bien que vous n'y regarderez pas à tirer quelques coups de revolver.

«Seulement, je vous avertis que, quelle que soit la bravoure des hommes et leur nombre, — fussent-ils même six, ajouta le malin conducteur en souriant, — quand ils entendent sortir d'un fourré le commandement: «Les mains en l'air ou vous êtes morts!», ils obéissent quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent... Vous pouvez m'en croire, j'ai conduit sur cette route des hommes courageux, et, sans me vanter, je ne suis pas un poltron. Eh bien! j'ai vu ces hommes abandonner toutes leurs richesses, pendant que je fouillais dans mes poches pour en retirer mes petites économies... Voyez-vous, un canon de revolver braqué en pleine figure est un argument irrésistible! Quand on est pris dans une embuscade, on a beau aimer son argent, on le lâche vite, dès qu'on sait qu'il s'agit de sa peau...

— Alors vous pensez que mes hommes et moi, nous ne sommes pas suffisants pour protéger votre diligence?

— Daniel...

— J'en suis bien fâché, pard.

— Il ne faut pas vous fâcher de ce que je vous dis; vous êtes, sans doute, très forts pour attraper les voleurs et faire la chasse aux filous. Seulement, je trouve que le Gouvernement ne devrait pas envoyer des gens sans aucune expérience de la frontière pour combattre et mater les Cobras.

Le détective se mit à rire. Il riait encore lorsqu'on arriva à la station où l'on devait changer les chevaux.

Les voyageurs de l'intérieur descendirent pour se dégourdir un peu les jambes, causèrent avec les garçons d'écurie; puis on se remit en route.

Le détective avait repris sa place auprès du conducteur.

— N'y a-t-il pas près d'ici un endroit où l'on a attaqué la voiture? demanda-t-il au bout de quelques milles.

— Oui, droit devant nous. Vous voyez ces tombes, elles en marquent la place. C'est du reste le lieu par excellence pour dresser une embuscade.

— Prenez donc encore un cigare.

— Merci, avec plaisir... Si Buffalo Bill n'avait pas dispersé la bande des Cobras, qui ont dû abandonner cette région, vous auriez peut-être eu l'occasion de ressentir une belle émotion, car une attaque aurait pu se produire ici.

— Pard Nordeck, j'ai une faveur à vous demander.

— Si c'est possible, c'est fait, dit gracieusement le conducteur, rééditant sans le savoir un mot célèbre.

— Voulez-vous arrêter la voiture, rien qu'une minute?

— Vous désirez visiter cet endroit fameux, n'est-ce pas?

Et Ned tira sur les rênes, pour faire stopper ses chevaux.

La porte de la diligence s'ouvrit aussitôt, les cinq voyageurs de l'intérieur s'élançèrent au dehors, pendant que l'homme assis sur le siège s'écriait:

— Je ne désire pas vous faire passer pour un imbécile, Ned Nordeck; vous êtes un brave homme et un homme courageux. Je ne veux pas non plus vous faire de mal.

«Mais si je suis détective, ce n'est pas pour le compte du Gouvernement, c'est pour celui des Cobras. J'ai eu vent de votre précieux chargement, et nous allons nous en emparer.

Tout en parlant, il braquait son revolver sur la figure de Ned Nordeck, et celui-ci, d'un coup d'œil, put voir cinq autres revolvers qui le tenaient en respect.

— Tonnerre du Diable! cria le conducteur. Quelle brute je fais!

Les hommes se mirent à rire, et le voyageur de l'impériale s'empressa d'ajouter:

— Nous sommes six contre un, Ned; vous n'avez pas la moindre chance d'échapper... Mais vous me plaisez, et j'ai dit à mes hommes de ne pas vous tuer, comme il était convenu qu'on le ferait, en vous tirant dans le dos de la portière de la voiture. Vous ne perdrez pas un seul dollar de ce qui vous appartient...

— En voilà assez! interrompit brusquement le conducteur. J'ai sur moi cent dollars, la belle montre que les officiers du fort m'ont donnée avec sa chaîne, et l'épingle de cravate en diamants dont les garçons du rancho m'ont fait présent... Prenez tout! prenez tout!

— Non... nous ne voudrions pas dépouiller un pauvre conducteur.

— Ne vous occupez pas de ça! Dépouillez-moi, ou bien tuez-moi, comme vous voudrez, mais du moment que la Compagnie doit perdre, je ne veux pas conserver ce qui est à moi... Prenez tout, je vous dis!

— Ma foi! ricana le chef après un instant d'hésitation, cela pourrait vous attirer des désagréments, d'avoir sauvé vos affaires du pillage, pendant que vous perdriez ce que la Compagnie vous avait confié... C'est entendu, pard, nous prendrons tout...excepté votre peau, bien entendu! Vous le voyez, votre fameux Buffalo Bill n'a pas encore dispersé tous les Cobras de la région!

— Pour sûr que je le vois!... je pourrais l'affirmer sous serment!

— Il avait tué notre capitaine, le gredin, et il nous avait poursuivis de près!... Alors nous avons abandonné la piste pour un moment... Mais maintenant nous avons un nouveau capitaine, et, comme on ne se méfie plus de nous, les valeurs ont recommencé à circuler sur la ligne... La diligence de Fort Summer aura elle aussi un chargement précieux quand elle sortira de Herder's Ranch à minuit...

— Quand on pense, cria Nordeck avec emportement, quand on pense que je ne peux pas l'avertir et sauver la cargaison!

— Vous ne pouvez pas même sauver la vôtre, ami Ned!...

« Vous n'arriverez pas à Fort Taos avant la nuit. A moins d'avoir des ailes comme les oiseaux, je vous défie d'avertir votre ami Lem Luby, le conducteur de la voiture de Fort Summer!

Le Rendez-Vous au Gué de la Rivière.

Ned, désarmé et impuissant, assista au pillage de sa diligence.

Les bandits enlevèrent l'argent et les valeurs du coffre-fort et prirent les sacs de dépêches, qu'ils n'ouvrirent pas.

Le tout fut fourré dans deux énormes sacs de toile forte, qu'on réunit au moyen de courroies, de manière à pouvoir les jeter en travers d'une selle.

— Il faut que nous attendions ici que nos hommes viennent nous rejoindre, dit le chef des bandits. Si, par suite de quelque erreur sur le lieu du rendez-vous, ils ne paraissent pas, nous serions obligés de prendre vos chevaux, Ned.

— Mais, mille millions de tonnerres! comment pouvez-vous que je continue ma route, alors?

— A pied, mon petit père!... De cette façon, vous ne pourrez pas arriver au fort avant demain matin!

— Tiens, vieux malin! vous avez raison... Et je ne pourrai envoyer les soldats à vos trousses que tard dans l'après-midi, hein?

Le brave conducteur se garda bien de dire qu'il y avait un relais à vingt milles de ce côté du fort, et que celui qu'il venait de quitter n'était guère qu'à sept milles. Il comptait bien y revenir assez rapidement, envoyer un garçon d'écurie prévenir au ranch et gagner le fort avec des chevaux frais. Il arrivait ainsi vers minuit, de toute façon.

— Est-ce que vous êtes le grand chef? demanda-t-il au Cobra.

— Je suis l'un des Serpents, dit l'homme avec une emphase prétentieuse.

— Je serais bien heureux de savoir votre nom; je désirerais faire plus intimement votre connaissance.

— Turlututu!... Si je vous disais mon vrai nom, vous lanceriez à mes trousses tous les limiers de la loi, à propos d'une bagarre sanglante à laquelle j'ai pris part il y a quelques années!... Je vais vous dire

mon nom d'outlaw, si vous voulez: mes compagnons m'appellent Crotale Bob, ou plus simplement Sonnette.

— Serpent à sonnettes! dit Ned en reculant pour mieux examiner l'homme et en écarquillant ses bons gros yeux. Ma foi, écoutez: vous en avez bien l'air!

— Merci... savez-vous la valeur de votre charge-mment?

— Heu!... en tout, il y a bien quarante mille dollars. Vous verrez que ni le Gouvernement, ni la Compagnie ne supporteront cette perte sans se venger.

— Tra deri dera!... se venger. C'est très joli à dire. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien nous faire?

— Vous pendre, pardi!

— Il faudrait d'abord nous prendre, pard.

— Bien sûr... mais ce n'est pas la mer à boire.

Buffalo Bill en a déjà enterré pas mal de votre bande, et on l'enverra à votre poursuite...

— Savoir!

Le conducteur se mit à rire.

— C'est tout su! Où est le capitaine Cobra?

— Ici, là, partout.

— En voilà des paroles pour ne rien dire!

— Elles disent ce qu'elles veulent dire. Le capitaine peut être ici à n'importe quelle minute; il est peut-être en ce moment même à Herder's Ranch, peut-être à Fort Taos, ou à Fort Summer... Personne parmi nous ne connaît rien de ses mouvements.

Tout en parlant, le chef manifestait une certaine impatience, et Ned, ne voyant pas arriver les bandits annoncés, se démenait avec inquiétude, craignant qu'on ne lui prit ses chevaux.

Enfin, au bout d'une heure, comme le chef allait donner l'ordre de déteiler, un des outlaws s'écria:

— Les voici! les voici qui viennent!

On vit, en effet, s'avancer au milieu des arbres un homme dont la figure était couverte d'un masque.

Son costume, d'étoffe verte changeante, représentait assez bien la peau d'un serpent.

Il était à pied, avec la carabine sur l'épaule. Il s'approcha du chef, le salua et lui dit:

— Les chevaux sont prêts et vous attendent.

— Voilà une heure que nous en faisons autant, répondit le chef d'une voix bourrue. Apportez-vous quelque communication du grand chef?

— J'ai reçu seulement l'avis de vous amener tout de suite des chevaux, de me rendre ici pour vous y rencontrer et de venir à pied pour ne pas laisser de traces.

— Allons, les hommes, enlevez les harnais de la diligence, détachez toutes les boucles et dispersez les

harnachements!... Dévissez les moyeux des roues avec les clefs anglaises.

— Par exemple! dit Ned, stupéfait. Pourquoi cela?

Le chef lui rit au nez.

— Pour vous donner deux bonnes heures de travail avant de pouvoir reprendre votre route, dit-il; et pour nous permettre, par cela même, de nous éloigner et de mettre notre butin en sûreté, sans trop nous presser.

Les outlaws se mirent à l'œuvre gaiement, chantant et sifflant des airs ironiques à l'adresse du conducteur; puis ils s'enfoncèrent sous bois, laissant Ned Nordeck en contemplation devant ses harnais disséminés de côté et d'autre et pensant avec amertume à la besogne ingrate et pénible qu'il allait avoir à accomplir avant de remonter sur son siège.

Ned Nordeck n'était pas un mécréant, mais en cette circonstance, il chercha une consolation et un soulagement en enfant à la suite les uns des autres les plus beaux jurons de son répertoire.

Le répertoire était fort varié, et la voix de Ned résonnait sous bois avec une belle ampleur.

Mais, à la fin, tout essoufflé, il fut obligé de s'avouer que le soulagement n'était pas proportionné au bruit et que sa gorge s'éraillait.

D'ailleurs, il ne resta pas longtemps sous le coup de la colère. Tout à coup il se mit à sauter d'un pied sur l'autre, en criant d'un air joyeux :

— Ned Nordeck, mon garçon, tu n'es qu'une vieille bête!... J'avais complètement oublié Buffalo Bill. Je vais le rencontrer sur la route un peu plus loin!

Buffalo Bill, en effet, était à cette époque à Fort Taos. Peu de temps auparavant, il avait tué le chef des Cobras; seulement, craignant que la bande dispersée ne se reformât sous un autre capitaine, — et nous venons de voir que ses craintes n'étaient pas vaines, — il surveillait toujours les routes de la région.

Sitôt que Ned eut prononcé le nom de l'éclaireur, il retrouva toute son énergie; il ramassa sa clef anglaise, remit en place les roues et rassembla les différentes pièces du harnachement. Enfin il put atteler ses chevaux et remonter sur son siège.

— Hue, braves rosses! cria-t-il. Volez comme des antilopes de prairie!

Les chevaux partirent à fond de train. Ned ne les ménageait pas; les rênes bien en main, le fouet levé, prêt à frapper celui qui montrerait de la mollesse, il voyait disparaître les milles derrière lui.

Il arriva enfin à la descente de la rivière. Comme il approchait du gué, il aperçut un cavalier qui

suivait le rivage, en aval, et qui conduisait un cheval au lasso.

Lorsqu'il émergea de la partie boisée, Ned Nordeck poussa un tel cri qu'on put l'entendre à un mille de distance, et il fit claquer son fouet une douzaine de fois, en guise de salut joyeux.

— Buffalo Bill! Buffalo Bill! Je ne donnerais pas ma joie de vous rencontrer pour une fortune!

— Ah! vieux Ned, dit le scout en s'arrêtant près de la voiture, j'ai bien pensé qu'il s'était passé quelque chose, sitôt que je vous ai vu.

— Pard Bill, vous voyez en moi un homme ivre de fureur... On m'a mis dedans de la plus ignoble façon!

— Vous avez été dévalisé par des Cobras, que vous avez pris comme voyageurs dans votre voiture...

— Comment savez-vous ça? dit le conducteur, ébahi.

— Je suis par ici en mission secrète.

— Vous parlez exactement comme le chef de ces filous, s'écria Ned Nordeck.

Buffalo Bill ne put s'empêcher de rire aux éclats.

— Merci du rapprochement, ami Ned! dit-il avec bonne humeur. J'espérais pouvoir vous prévenir à temps, car j'avais appris que les Cobras allaient recommencer leurs exploits. Mais le chemin que j'avais à parcourir était long et pénible, et je suis arrivé trop tard... J'espère cependant reprendre bientôt les objets qui vous ont été dérobés.

Ned Nordeck lui fit alors le récit complet de ses aventures.

— Bien! dit Buffalo Bill, qui avait écouté avec attention. Je vais voir le lieutenant Willis, qui est à Herder's Ranch, et je pense bien que nous rentrerons en possession du butin dès le point du jour, si on l'a transporté à l'endroit que je suppose. Quant à vous, Ned, je vous prie d'exposer au colonel Kane la situation telle qu'elle est. Vous lui demanderez d'envoyer ici, à ce gué, un sergent, un caporal et seize hommes de la compagnie du lieutenant Willis; puis Brazos Ben, Dot Driver et douze autres scouts. Il est urgent qu'ils arrivent le plus tôt possible. Le lieutenant Willis, ou moi-même, nous trouverons là pour les recevoir.

— Je ferai votre commission, pard Bill. Mais je veux vous dire que ce pauvre Lem Luby est exposé au même danger que moi.

— Comment savez-vous cela?

— Le Serpent à sonnettes me l'a dit lui-même.

— Ah! dit le grand éclaireur devenu pensif, Luby quitte Herder's Ranch à minuit; il sera attaqué un peu avant le lever du soleil.

« Je pourrai peut-être devancer les brigands pour déjeuner leurs desseins... Maintenant, je m'en vais, mon bon Ned, et vous engage à filer à toute vitesse.

Sur ces mots, Buffalo Bill sauta en selle, traversa la rivière et se dirigea bride abattue vers le campement isolé où il se cachait depuis qu'il surveillait les agissements des outlaws. De son côté, Ned poussa vivement son attelage dans la direction du fort.

L'Eclaireur détrouse une Diligence.

Buffalo Bill retrouva à son campement le cheval qu'il y avait laissé. L'animal avait l'air triste, et pourtant, grâce à la longueur de la corde qui le retenait au piquet, il avait pu brouter à l'aise et se désaltérer au ruisseau voisin.

Le scout prépara son souper et le mangea avec appétit.

— Maintenant, dit-il en s'approchant de son cheval et en flâtant doucement sa nerveuse encolure, il faut partir, mon vieux Camarade. Tu as une longue course à faire, et la nuit va venir... Nous devons abandonner toute affaire pour aller avertir Lem Luby de l'attaque préméditée contre lui... Et il n'y a pas loin de cinquante milles à parcourir.

L'éclaireur partit en toute hâte, mettant, quand le terrain le permettait, son cheval au galop, pour avancer aussi vite que possible et gagner du temps.

A minuit, il se trouvait à vingt milles de la route postale; mais, avant d'atteindre le point où le scout espérait rencontrer Lem Luby, celui-ci avait encore une bien plus grande distance à parcourir en sens inverse.

L'aurore parut; Buffalo Bill ne se trouvait plus qu'à quelques milles de la route, tandis que Luby ne passerait pas avant deux heures au moins.

Le scout fit halte sur un terrain gazonné, au bord d'un ruisseau.

Il débarrassa son cheval de sa selle et de sa bride et l'attacha au piquet avec une longue corde. Puis il alluma du feu pour se faire à déjeuner.

Il était très calme; un sourire errait sur ses lèvres, à la pensée de la partie qu'il allait jouer et gagner, car il avait mis tous les atouts dans son jeu.

Il fit honneur à son repas, alluma sa bonne pipe, éteignit le feu et sella son cheval, bien rafraîchi par cette heure de repos.

Alors il sauta en selle et atteignit la route au bout d'une demi-heure.

Il marcha quelques instants dans la direction d'Herder's Ranch et s'arrêta dans un endroit écarté.

La, attachant de nouveau son cheval, Buffalo Bill revêtit un déguisement qu'il avait apporté avec lui, et qui le faisait parfaitement ressembler à un outlaw dans l'exercice de ses fonctions.

Au cas où quelqu'un de la bande se trouverait sur le siège avec le conducteur, il ne fallait pas qu'on pût le reconnaître.

Au bout d'une autre longue demi-heure, il entendit le roulement sourd d'une voiture.

— Voilà la diligence, se dit-il.

Craignant que Lem Luby ne le prit pour un véritable voleur de grand chemin, il se plaça bien en évidence sur la route, de façon que le conducteur pût le voir de loin.

Il n'attendit pas bien longtemps.

La diligence, du reste, arrivait avec lenteur, et Lem Luby, voyant devant lui, sur la route, se dresser la haute taille de l'éclaireur, arrêta ses chevaux.

Buffalo Bill, agitant à bout de bras son grand sombrero de feutre, fit signe au conducteur de continuer son chemin; il avait bien vu que Lem Luby ne le reconnaissait pas, et qu'il hésitait sur le parti à prendre.

Le brave garçon mit sa main devant ses yeux, se convainquant que l'homme au sombrero était Buffalo Bill et, poussant une clameur joyeuse, fouetta vigoureusement ses chevaux pour leur faire prendre le galop.

Quand les chevaux s'arrêtèrent devant l'éclaireur celui-ci posa son doigt sur ses lèvres.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, pard Buffalo Bill? demanda à voix basse le conducteur, tout étonné.

— Du danger.

— Ah! bon... Je vous prenais pour un Cobra. Vous pensez si j'ai eu la frousse! Je vous ai reconnu seulement quand vous avez abattu votre jeu et montré vos cartes, dit Lem Luby, qui était un joueur enragé et employait à tout bout de champ les expressions consacrées à son passe-temps favori.

— Je ne m'étonne pas que vous ayez eu peur, répondit Buffalo Bill, car je sais que vous avez un riche chantage.

— Alors vous connaissez les cartes?

— Oui, et les Cobras les connaissent aussi.

— Allons! bon! j'ai fait maldonne; c'est la couleur qu'il ne faut pas!

— Mais non, mais non, pas encore, puisque j'ai chevauché toute la nuit pour vous rencontrer et sauver le chargement.

— Pard, s'écria Lem Luby avec enthousiasme, vous n'êtes pas un homme, vous êtes un roi d'atout, un flush royal, une quinte majeure!

— Pas du tout; je suis un éclaireur qui fait consciencieusement son métier, et qui a de la chance... Ned Nordeck a été attaqué hier. On lui a volé un courrier précieux, des valeurs expédiées par les messageries de l'Overland, un chargement pour la National Bank de Santa-Fé, et tout son argent à lui.

— Malédiction!

— Les outlaws se sont fait passer pour des mineurs qui allaient à Santa-Fé, et ils ont pris place dans la diligence... Mais le lieutenant Willis est sur la piste, et demain il y aura des éclaireurs et des soldats prêts à marcher. Il n'en reste pas moins que les Cobras ont recommencé leurs exploits.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, pard?

— Voilà justement pourquoi je suis venu. Je vais vous tirer d'embarras. Vous avez un chargement de grande valeur... Alors j'ai imaginé de vous arrêter et de m'en emparer.

— Je ne comprends pas, mais...

— Attendez... Je vais donc le prendre et le faire transporter par mes scouts à Herder's Ranch. A votre retour, vous ramèneriez un officier et des soldats pour le porter au fort, sous bonne escorte.

— Bien, maintenant que vous abattez vos cartes, je comprends mieux, pard.

— Les Cobras vont certainement vous attaquer. Vous pourriez vous tirer d'affaire en leur disant que vous avez été arrêté là-bas, sur l'autre partie de la route, par des outlaws qui vous ont complètement dépouillé. Nous laisserons ici des preuves qui confirmeront votre déclaration, des traces d'une attaque, suivie de pillage.

« Nous briserons le coffre-fort et l'abandonnerons sur la place... Je vais mettre ce qu'il contient dans les sacoches de ma selle.

« S'ils insistent pour savoir si vous dites la vérité, ces témoignages les convaincront. Vous pouvez affirmer que vous avez vu un homme à cheval, — moi-même et deux hommes à pied, vous et moi en ce moment. Ainsi vous ne mentirez pas tout à fait.

— Ne vous inquiétez pas de ça, pard Cody, répliqua fort tranquillement Lem Luby. Je sais très bien mentir, quand il le faut. Il ne m'est jamais

venu d'amponles sur la langue pour avoir étudié la vérité dans une bonne intention.

— Bien. Je suis heureux de savoir que votre conscience n'aura pas trop à souffrir. A l'ouvrage maintenant!

— On a battu les cartes, on a coupé, la partie commence, dit Lem Luby, fidèle à son langage imagé.

Buffalo Bill plaça le précieux chargement sur son cheval, et les deux hommes s'occupèrent consciencieusement à multiplier les signes d'une attaque à main armée et d'un vol de grand chemin.

— Maintenant, Lem, quand vous serez revenu au fort, vous raconterez au colonel ce que j'ai fait et comment je suis devenu voleur de grand chemin pour sauver la caisse. Dites-lui que, si je ne puis pas expédier le tout à Herder's Ranch, je le cacherai dans un endroit sûr et expédierai à Jack Tobin une lettre à votre adresse, pour que l'officier détaché à la tête de l'escorte puisse le trouver.

— Bien, Monsieur, je ferai votre commission.

— Je vais vous quitter... Conduisez lentement, prenez l'air lamentable et malheureux; jouez le rôle d'un homme auquel il est indifférent de vivre ou de mourir.

— Je ferai de mon mieux, Monsieur. Tenez! comme ça, sera-ce à peu près ce qu'il faut?... C'est comme ça que j'étais, avant de m'être fait conducteur, quand ma pauvre excellente belle-mère me tourmentait au jour la journée, et que je n'avais, pour me soustraire au supplice, d'autre ressource que d'aller boire plus que mon compte au saloon du settlement.

Et Lem Luby contorsionna son visage jovial en une grimace si piteuse que Buffalo Bill éclata de rire instantanément.

— Ah! dit-il; c'est sûr, vous allez attendre les Cobras eux-mêmes!... Parlons sérieusement, maintenant. J'ai dans l'idée que vous serez attaqué à cinq milles d'ici, plus ou moins. En allant aussi lentement que possible, vous me donnerez deux heures d'avance, ce sera suffisant. Si les Cobras me poursuivent, ils rencontreront une difficulté sur laquelle ils ne comptent pas, car je pourrais bien trouver sur mon chemin le sergent et ses hommes... Au revoir, Lem. J'espère que la perte de votre chargement ne vous attirera pas trop d'ennuis.

— Je l'espère aussi, mais, que voulez-vous? je prendrai les cartes comme elles viendront. L'important, c'est que je sauve la mise!

Sur ces paroles, Lem, héros obscur, presque aussi philosophe que son confrère Ned Nordeck, poursuivait sa route, tandis que Buffalo Bill, remonté sur son cheval, disparaissait dans le bois profond.

Une sage Précaution.

Lem Luby conduisait son attelage avec une sage lenteur, jouant son rôle dans la perfection.

Il laissait flotter les rênes sur le cou des chevaux et prenait la mine désespérée d'un homme qui vient de perdre tout ce qui le rattachait à la vie.

D'ailleurs, l'aspect de la voiture était aussi lamentable que celui de son conducteur.

Une des portières était restée ouverte, battant de côté et d'autre; les coussins étaient absents des sièges, les coffres de dessous les banquettes béaient, défoncés, et la vache de l'impériale à l'arrière n'avait plus une courroie bouclée et menaçait, à chaque cahot, de lâcher la voiture.

Lem chemina de cette façon pendant plusieurs milles, jetant sur les deux bords de la route des regards anxieux, en dépit de son apparent désespoir.

Il ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait au cas où les Cobras s'apercevraient de la mystification.

Les brigands étaient parfaitement capables de lui brûler la cervelle et de l'abandonner sur la route, auprès de sa diligence dételée.

— Je voudrais bien passer la main à quelqu'un, murmurerait-il; mais il n'y a pas moyen; il faut que je tiennne les cartes... Patatras! je m'en doutais!

Lem Luby venait de voir apparaître sur la piste un homme masqué qui s'avancait vers lui, la carabine à l'épaule.

D'autres surgirent comme par enchantement de chaque côté de la route.

Lem en compta sept.

Ils étaient tous masqués et revêtus du costume vert des Cobras, imitant la peau du serpent. Autour de leur chapeau, en guise de ruban, ils portaient des serpents desséchés.

Ils n'eurent pas besoin de faire retentir leur fameux commandement:

«Halte! les mains en l'air!».

La cabine dirigée contre la poitrine de Lem Luby avait plus d'éloquence qu'un long discours.

Le conducteur tira sur les rênes, arrêta net ses chevaux et s'écria d'un ton lamentable:

— Eh bien! quoi?... va-t-on essayer de me dévaliser, maintenant?

— Bien sûr, Lem Luby, répliqua le Cobra à la carabine. Nous vous dévaliserons chaque fois que vous transporterez du butin pour nous. Les Cobras ont besoin d'argent de poche, vous savez, mon garçon!

— Ce ne sera toujours pas aujourd'hui que vous les remplirez, vos poches, aimables gredins, fit le conducteur. L'autre bande m'a pris tout ce que j'avais.

— Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre autre bande? dit rudement le Cobra.

— C'est pourtant clair, il me semble!... Tout ce que j'avais dans la diligence, ce sont les autres qui l'ont pris.

— Quels autres?

— Ceux qui m'ont attaqué et dévalisé, là-bas, en arrière.

— Où cela?

— A cinq milles d'ici à peu près.

— Quand?

— Voilà un peu plus d'une heure... J'étais si désolé quand ils m'ont laissé sur la route, avec ma pauvre voiture démantelée, que je me suis remis en chemin comme si je conduisais un corbillard.

Le chef des outlaws secoua la tête et remit en joue le conducteur.

— Dites-vous la vérité, Lem Luby? demanda-t-il d'un ton soupçonneux, tandis que les Cobras se groupaient autour de la voiture, vivement désappointés.

— Je voudrais bien en avoir menti, reprit Lem Luby en jouant admirablement le désespoir. Mais je ne sais pas mentir, Mr. Cobra.

— Votre voiture a été dévalisée?

— Pardi! vous n'avez qu'à regarder!... Elle est dans un joli état! Ah! vos collègues ont fait une belle prise, ils peuvent s'en vanter.

— Comment, nos collègues?

— Je le pense, du moins. Ils étaient habillés comme vous.

— Ils vous ont attaqué et ont pris votre argent?

— Je m'époumonne à vous le dire.

— Combien étaient-ils?

— J'en ai vu trois, mais ils en valaient bien six... L'un était à cheval, les deux autres à pied.

— Hum!... je crois que vous mentez, Lem Luby.

— Monsieur, dit avec dignité le conducteur, si vous étiez de mon monde, je vous enverrais une balle dans la tête.

— C'est bon, c'est bon... Je vais vous fouiller, vous et votre vieux corbillard.

— Fouillez tant que vous voudrez, vous ne trouverez rien... Ils ont même pris les quatre sous que j'avais sur moi.

— Qu'est-ce que vous aviez dans votre coffre.

— Un gros rouleau de billets pour l'officier payeur, un autre pour le trafiquant du poste, des paquets de messageries et des lettres chargées.

— C'est bien ce qui m'a été signalé. Cependant, j'ai peine à ajouter foi à votre histoire.

— J'en suis bien fâché, mais, vous savez... il n'y a que les menteurs qui soupçonnent les autres d'altérer la vérité.

Le chef dédaigna de répondre à cette insinuation. Il appela ses hommes à l'écart et causa avec eux quelque temps.

Puis il revint près de la diligence, et trois des Cobras se mirent à fouiller consciencieusement la voiture et son conducteur.

Cette fouille, naturellement, ne donna aucun résultat.

— Lem Luby, dit le chef, nous allons à l'endroit où vous prétendez avoir été attaqué et volé.

— A votre aise!... Que la guigne vous y accompagne, c'est tout ce que je demande!

— Mais vous allez venir avec nous.

— En voilà une idée! Dites donc, pard voleur, il me semble que j'ai assez souffert comme cela!... Ça porte malheur de revenir en arrière.

— C'est possible, mais vous allez le faire tout de même; et si nous ne trouvons pas la preuve que vous avez dit vrai, nous vous tuerons et vous abandonnerons dans votre vieux corbillard.

Lem Luby étouffa un juron. Forcé de tourner sa voiture, il reprit le chemin parcouru avec une répugnance visible; mais le pauvre garçon n'avait pas le choix.

Les outlaws disparurent sous bois pour aller chercher leurs montures, tout près de là; après quoi, ils escortèrent la diligence, les uns en avant, les autres en arrière, d'autres enfin sur les deux côtés de la route.

Lem poussa vivement son attelage, car il prévoyait un retard d'au moins cinq ou six heures avant d'arriver à Fort Summer.

Tout en marchant, il considérait ses sept compagnons et riait sous cape de leur mine désappointée. En effet, les outlaws, qui commençaient à croire que réellement le conducteur avait dit vrai, se demandaient avec inquiétude quels pouvaient bien être ces Cobras dont ils ne connaissaient pas l'existence et agissaient en dehors d'eux.

— Ne savez-vous pas qui a attaqué et dévalisé ma voiture, pard Cobra? demanda-t-il au chef, se réjouissant intérieurement de retourner le poignard dans la plaie.

— Mais si, dit l'autre, qui s'efforçait de prendre un air dégagé; mais si, nous le savons.

— Alors pourquoi prenez-vous la tête d'un neveu qui n'a pas hérité de son défunt oncle?

— Je vous dis que je le sais. Je sais aussi que vous êtes un brave homme, un tireur de première force, que vous risquez votre vie pour remplir votre devoir, et que ce sont ces qualités qui vous ont sauvé la vie en bien des circonstances. Mais je suis sûr que les hommes qui vous ont attaqué sont des Cobras.

— Vous les connaissez?

— Non; ce qui me préoccupe, c'est de savoir leurs noms. Ils ont fait preuve d'audace, car vous savez que Buffalo Bill est revenu ici nous relancer, et qu'il a juré de nous chasser du pays.

— Vous n'êtes donc pas le roi de trèfle?

— Non, je suis officier en sous-ordre.

— Ma foi! vous êtes si poli et si joli garçon, que je vous croyais le chef... J'ai entendu dire que le nouveau capitaine Cobra est un homme remarquable.

Le chef outlaw, qui chevauchait à côté de la voiture, fut visiblement flatté du compliment que Lem lui décochait à brûle-pourpoint. Il sourit au conducteur.

— Beaucoup de gens m'ont déjà pris pour le chef, dit-il; mais en réalité je ne suis que commandant en second.

Lem Luby éclata de rire et reprit avec son sangêne habituel et d'un ton gouailleur qui fit monter le rouge au visage de l'outlaw:

— Eh bien! mon garçon, c'est tout de même étonnant que vous soyez arrivé à ce grade! à moins toutefois que vous ne soyez plus adroit qu'un autre à couper la gorge aux gens... Vous avez gobé ma plaisanterie, hein? Vous n'avez pas compris que je me moquais de vous en vous qualifiant de gentleman, en disant que je vous avais pris pour le chef?... Vous, ressembler au chef des Cobras, si peu remarquable qu'il soit? Oh! là, là!... Laissez-moi rire... Avec vos jambes, qui doivent vous empêcher de courir plus vite qu'une tortue, ah! ah! ah!... Elles sont tellement déjetées, qu'il faudra percer des fenêtres dans votre cerceuil, pour leur laisser de la place, ah! ah! ah!...

Les yeux de l'outlaw lançaient des éclairs furieux, et sa main chercha instinctivement la crosse de son revolver.

Mais en ce moment rien n'aurait pu arrêter Lem Luby. Il était exaspéré de rebrousser chemin, et il se vengeait avec la seule arme qui fût à sa disposition, la langue. Il ne se faisait pas faute d'en user.

— Ah! ah! ah! continua-t-il, oui vraiment, vous avez l'air du roi de cette nichée de serpents!... Vous n'êtes pas prétentieux rien qu'un peul... Mais la vé-

rité, c'est que vous avez de la chance de porter un masque; car si votre cheval voyait votre figure, il en serait si honteux qu'il arracherait les fers de ses sabots pour vous les jeter à la tête. Ah! ah! ah!...

Il n'y avait pas d'homme, sur toute la frontière, plus insouciant du danger que Lem Luby, quand il était de mauvaise humeur.

Le Cobra, poussé à bout, saisit son revolver, visa et fit feu sans mot dire.

Lem Luby fut superbe de sang-froid. Il arrêta ses chevaux et dit d'une voix calme:

— Par-dessus le marché, vous êtes un tireur exécrable! Votre balle a traversé le bord de mon chapeau, mais elle a passé à quatre pouces de mon nez.

L'un des outlaws, se penchant vers le chef, lui dit à voix basse quelques mots.

L'homme remit vivement son revolver dans sa ceinture, lançant des regards inquiets sur les Cobras, qui s'étaient rapprochés, et qui écoutaient d'un air passablement amusé les réflexions de Lem Luby sur les qualités de tireur de leur chef.

Celui-ci se tut, et le conducteur poursuivit sa route à une allure de plus en plus rapide, jetant, chaque fois qu'il en avait l'occasion, un coup d'œil sur le groupe des Cobras qui chevauchaient trop près des roues de sa voiture. Il en profita pour prendre sa roue dans les jambes d'un cheval et faire tomber un cavalier, qui, d'ailleurs, ne se fit aucun mal dans sa chute.

— Voici où j'ai été attaqué. Vous verrez si je vous ai menti, s'écria-t-il enfin, arrêtant ses chevaux sur la route à l'endroit où Buffalo Bill avait artistement disposé les traces de son prétendu vol à main armée.

Les outlaws mirent rapidement pied à terre.

Ils virent les débris du coffre, les coussins épars sur l'herbe, les courroies brisées et jetées çà et là.

— Il a dit la vérité, grommela le chef. La preuve en est claire!

Lem Luby n'entendit pas ces mots sans joie.

— Est-ce que je puis m'en aller maintenant, tas de serpents? demanda-t-il.

— Oui, partez! lui répondit-on.

Le conducteur ne se le fit pas dire deux fois. Il tourna sa voiture et lança ses chevaux au galop. Comme il jetait un regard en arrière peu de temps après, il poussa une exclamation de surprise en voyant un cavalier s'approcher des Cobras.

— Par exemple! se dit-il. Je veux bien être pendu si ce n'est pas Buffalo Bill en personne! Il va, tout seul, engager la partie et tenir le jeu de Vipère...

Comme c'est ennuyeux que je ne puisse pas l'aider! Mais il n'y tient peut-être pas, et je le gênerais, sans doute, si j'arrêtais mes chevaux. Oh! pard Bill, que les anges vous protègent et vous permettent de faire ces scélérats, pic, repic et capot!

Une Entreprise hasardeuse.

Buffalo Bill, en quittant Lem Luby sur la route postale, avait fait quelques milles en arrière sur le sentier par lequel il était venu.

Le déguisement qu'il portait, et qui le faisait si parfaitement ressembler à un Cobra, avait été pris par lui à l'un des membres de la bande, qu'il avait tué dans une rencontre.

Ce Cobra était une nouvelle recrue, connue sous le nom de Vipère. Envoyé en mission par le grand chef, il s'était, pour son malheur, trouvé aux prises avec Buffalo Bill, qui l'avait vaincu après une lutte acharnée.

L'éclaireur avait découvert sur lui, le fouillant, un billet dont la teneur indiquait qu'il faisait tout nouvellement partie de la bande, et qui devait lui servir de lettre de créance auprès des autres Cobras.

Buffalo Bill espérait, grâce à ce billet, se faire passer lui-même pour Vipère.

C'est dans ce but qu'il avait procédé avec le plus grand soin à sa métamorphose.

Il avait avec lui son peigne, sa brosse, son rasoir, une petite glace, et une perruque que Jack Tobin lui avait donnée, et qui avait été laissée à l'aubergiste par un joueur chauve qui ne savait comment acquitter sa dette. Il eut vite fait de raser son impériale, de rabattre en les lissant avec du savon sec les pointes conquérantes de ses moustaches, et de coiffer la perruque, dont les cheveux étaient gris de fer, en aplatissant dessous ses longues boucles brunes. Le costume mexicain et le sombrero de l'outlaw avaient complété son déguisement.

Ce ne fut pas sans un soupir de regret que l'éclaireur constata que rien ne restait en lui de l'homme d'autrefois, et que personne, sous ce nouvel accou-

trement, ne pouvait reconnaître le brillant Buffalo Bill, si aimé de ses scouts et des officiers du fort.

Il s'était, en outre, barbouillé la figure avec une faible dilution de teinture d'iode, qu'il avait dans sa boîte de pharmacie, de manière à donner à son visage, si ouvert et si franc, une expression sinistre que nul ne lui avait jamais vue.

Alors, satisfait de sa métamorphose, il était remonté à cheval et avait cherché aux alentours une cachette pour les valeurs que Ned lui avait confiées.

Il ne tarda pas à trouver ce qu'il voulait: une crevasse entre deux rochers si profonde qu'elle semblait pleine d'obscurité.

A l'aide de son lasso, il y descendit les sacs et en masqua l'entrée avec des plantes grimpantes, de façon à dissimuler les cordes auxquelles les sacs étaient attachés. Puis il se mit en devoir de gagner, une caverne, au milieu des rochers, où il savait que les Cobras se réfugiaient quelquefois. Il y arriva bientôt et découvrit une piste toute fraîche, faite sans doute le matin même par les bandits, après avoir dépuillé Ned Nordeck.

Il put relever les empreintes de sept chevaux, ce qui correspondait au nombre des six Cobras qui avaient pris place dans la diligence de Ned en qualité de voyageurs, ou de détectives, comme l'on voudra, en y ajoutant, bien entendu, l'homme qui leur avait amené leurs chevaux sur la route.

D'après les empreintes, les bandits n'étaient pas restés longtemps dans la caverne. Ils avaient pris la direction de la route où passait la diligence de Fort Summer.

Buffalo Bill mit pied à terre et s'approcha avec précaution de l'entrée du repaire.

Il était difficile d'y pénétrer; car cette entrée n'était connue que des initiés. Mais l'éclaireur y était déjà venu plusieurs fois, et il avait cherché et trouvé le secret.

Il n'y avait personne à l'intérieur de la caverne; mais il était évident qu'elle servait de retraite à une bande.

Des carabines, des revolvers, des couteaux étaient suspendus çà et là; on voyait sur le sol de la literie enroulée, des ustensiles de cuisine, des lasses, plusieurs lanternes et quantité de provisions.

Près de l'ouverture, on avait installé un foyer, au moyen de quelques blocs de pierre, que surmontait un manteau de cheminée grossièrement établi, et d'un tuyau de poêle qu'on pouvait adapter à une crevasse quand on en avait besoin, — ou rentrer à volonté.

Le scout ne vit aucune trace du trésor enlevé à Ned Nordeck, malgré ses minutieuses recherches. Cependant non seulement la piste du dehors, mais quelques tisons encore fumants dans le foyer, témoignaient que les outlaws avaient récemment séjourné là.

— Je suis sûr, grommela-t-il entre ses dents, que ces gredins ont une cachette par ici. Mais où la trouver?... Ah! une idée!... Ceux qui vont attaquer la diligence de Lem savent où se trouve cette cachette. Je vais aller au-devant d'eux et me faire passer pour un des leurs. Grâce à ce déguisement et au billet que j'ai trouvé sur l'outlaw, je peux toujours essayer.

Il revint donc sur la route postale, où il rencontra les sept outlaws juste au moment où Lem Luby, exaspéré, s'éloignait au galop de ses chevaux.

Lorsque les Cobras virent Buffalo Bill sortir du bois et marcher vers eux, ils se mirent aussitôt sur leurs gardes.

Mais, n'apercevant âme qui vive auprès de l'éclaireur, que, d'ailleurs, ils ne reconnurent pas, ils se rassurèrent bien vite.

Buffalo Bill arrivait sans se presser. Remarquant que les bandits étaient masqués, il tira de sa poche un masque qu'il appliqua sur son visage, pour leur montrer de loin qu'il était un frère.

Les brigands furent alors convaincus que ce cavalier était bien un Cobra, quoiqu'aucun d'eux ne pût le reconnaître comme faisant partie de la bande.

— Je pense, dit le chef, que ce doit être un des individus qui ont dévalisé la diligence. Ils ont, sans doute, agi par ordre du chef. Je ne suis pas fâché de le voir, il nous expliquera le mystère au milieu duquel nous patageons depuis une heure.

Les outlaws partageaient tous le sentiment du chef.

Quelques minutes après, Buffalo Bill s'approchait du petit groupe, abaissait hardiment son masque et demandait:

— Est-ce bien là la bande des hommes de Sonnette?

— Non, pard; je m'appelle Mocassin. C'est ma bande à moi. Qui êtes-vous?

— Je suis Vipère, une recrue et un messenger de capitaine Cobra. Il m'a chargé de trouver Crotale ou Sonnette, pour savoir s'il a réussi dans son attaque sur la diligence de Taos.

Le front du chef Mocassin s'éclaircit; son reste de méfiance s'évanouissait devant cette mention de faits qu'il savait exacts.

— Sonnette avait, en effet, pour mission d'attaquer la diligence de Taos, dit-il. L'a-t-il fait?

— Oui. Mais je suis arrivé en retard, et je l'ai manqué. Alors je me suis rendu à la caverne; il n'y était pas non plus, mais j'ai pu me convaincre qu'il y avait passé peu de temps avant moi. Comme je savais que vous deviez attaquer la diligence de Fort Summer, je suis venu vous retrouver ici, pensant que peut-être Sonnette vous avait rejoints... Voici la lettre que j'avais pour Sonnette, si vous lisez l'espagnol.

Mocassin prit la lettre que lui tendait l'éclaireur et la lut à demi-voix.

— Je suis moitié Mexicain, moitié Américain, dit-il, et je parle l'espagnol aussi bien que l'anglais... Ainsî, vous n'avez pas vu Sonnette?

— Non. Je vais retourner dire au capitaine que Sonnette a réussi dans son entreprise. Est-ce que vous avez une commission pour lui?

— Ma foi! dit le chef avec humeur, je suis fâché de ne pouvoir lui envoyer de bonnes nouvelles. Mais le fait est que la diligence a été attaquée et dévalisée avant que nous l'ayons rejointe sur la route. D'après ce que nous a dit le conducteur, trois individus ont fait ce beau coup, mais nous ne savons pas qui... Je commence à croire que ce sont des Cobras traîtres, ou qu'ils appartiennent à une autre bande.

«Est-ce que le capitaine vous a dit qu'il avait expédié une troisième bande?

— Non. Je suis sûr que non. Il n'a donné des ordres qu'à Sonnette et à vous.

— Alors les dévaliseurs de la diligence ne font pas partie des Cobras.

— Ne pouvez-vous pas suivre leur piste d'ici? demanda Buffalo Bill d'un air innocent, tout en riant au fond de lui-même, car il avait eu grand soin de dissimuler, à peu de distance de là, les moindres traces de son cheval.

— Oh! répondit le chef, ce sera facile; ils devaient être montés, bien que le conducteur m'ait affirmé n'avoir vu que deux piétons et un cavalier.

— Et ils ont pris tout le butin?

— Ils n'ont pas seulement laissé une piastre.

— Qu'est-ce que je dois dire au capitaine? Il ne va pas être content.

— Quand partez-vous?

— Tout de suite, à moins que votre retraite soit assez près pour que je puisse aller m'y reposer et manger un morceau.

— Notre retraite est à trente milles d'ici.

— Voyez-vous, je suis un nouveau. Je ne con-

naiss pas toutes vos retraites. Je suis un vieil ami du capitaine, je viens de le retrouver par hasard, et j'ai accepté dans la bande l'emploi d'estafette. S'il m'envoie de nouveau vers vous, comment pourrai-je vous trouver?

— Le capitaine nous a assigné de nouveaux quartiers, car vous savez que ce démon de Buffalo Bill nous a chassés de nos anciens...

— Oui, je sais, dit le scout en dissimulant un sourire.

— Mais le vieux repaire est bien commode aussi, et c'est là que nous devons attendre des instructions par message.

— Ne craignez-vous pas d'y être suivis par des scouts ou des soldats, puisque Buffalo Bill le connaît?

— Pas de danger! on a trouvé un truc pour dépister les jaquettes bleues et les éclaireurs... On suit la piste connue jusqu'à la rivière, on arrive à un gué, et, tantôt marchant dans le lit de la rivière, tantôt nageant, on parcourt cinq milles et on sort de l'eau à un endroit que les scouts ne connaissent pas, et où Buffalo Bill lui-même ne pourrait retrouver nos traces.

Le Trésor caché.

— Bien, reprit l'éclaireur, pressé de reprendre sa route, maintenant qu'il s'était assuré qu'il ne pouvait apprendre le lieu de leurs nouveaux quartiers en les y accompagnant.

«Qu'est-ce que je dois dire au capitaine?

— Dites-lui que je vais me mettre sur la des détresseurs de la diligence, pour tâcher de leur reprendre le butin. Si je réussis, je placerai ce butin dans la cachette de la caverne du Grand Rocher, et je gagnerai notre repaire dans la montagne. Si j'échoue, je me rendrai également à ce repaire, avec mes hommes, pour y attendre de nouveaux ordres.

— Je ferai la commission, mais je suis fâché de ne pas avoir vu Sonnette... Le capitaine Cobra m'a- vait chargé d'examiner avec lui le butin et de lui en rapporter la liste complète.

Le chef des Cobras parut réfléchir un instant,

— Ecoutez donc, dit-il. Voilà ce que je puis vous proposer. Venez avec nous, voir si nous ne trouverons pas la piste de ces voleurs; et puis nous camperons pour dîner et nous reposer un peu. Après quoi, je mettrai mes hommes en route pour notre retraite, et j'irai avec vous à la caverne du Grand Rocher. Là, — je connais la cachette, — vous pourrez faire la liste du butin pour le capitaine.

— Je veux bien, dit le faux Vipère, qui baissa les yeux pour qu'on ne les vit pas étinceler de joie au succès de sa ruse.

Les hommes se mirent à chercher la piste des «trois voleurs» dont avait parlé Lem Luby. Malgré l'examen le plus attentif, ils ne purent naturellement relever que la piste du cheval de Buffalo Bill.

Ils la suivirent pendant un mille ou deux, pour la perdre tout à coup sur un sol qui ne gardait pas les empreintes.

Le scout déguisé, jouant admirablement le rôle de Vipère, les aidait avec zèle dans leurs recherches. Il riait sous cape à la pensée qu'il pourrait très bien leur dire comment le «voleur» avait traversé ce sol dur et rocaillieux jusqu'à un ruisseau, dans lequel il avait fait entrer son cheval; il avait ensuite enveloppé les sabots de l'animal dans des feuilles de feutre, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le sol rocaillieux, sur lequel il ne reste pas de trace.

Après une demi-journée de recherches infructueuses, Mocassin fit camper ses hommes, qui s'occupèrent de préparer le dîner.

On fit honneur au repas, car l'appétit avait été aiguisé par les différentes émotions de la journée. Puis, après un court repos, les bandits dessellèrent leurs chevaux et prirent le chemin du repaire.

— Allez doucement, les hommes, dit Mocassin, au cas où je voudrais vous rattraper. Mais ne vous étonnez pas si je ne le fais pas; il est très possible que je me décide à accompagner Vipère auprès du capitaine, pour nous excuser d'avoir laissé échapper ce butin.

Les Cobras prirent le chemin du nord, sans répliquer. Evidemment, ils étaient fort désappointés de leur échec avec Lem Luby et regrettaient les riches dépouilles dont ils s'étaient promis le partage. Mais ils se réjouissaient à l'idée que Sonnette et sa bande avaient réussi avec la diligence de Ned Nordeck, de sorte qu'au bout du compte, l'association n'était pas bredouille.

Buffalo Bill et Mocassin chevauchaient côte à côte. Le scout poussa un long soupir de soulagement, quand il vit que maintenant il n'aurait plus

affaire qu'à un seul homme, au lieu des sept qui l'entouraient tout à l'heure.

Ils arrivèrent à la caverne. Buffalo Bill ne cessait de surveiller les mouvements de son compagnon, qui avait manifesté une inquiétude croissante à mesure qu'on approchait.

C'était un individu de haute taille, paraissant doué d'une force herculéenne, et dont toute la manière d'être indiquait la promptitude et la résolution.

Il pénétra le premier dans la caverne.

— Ainsi, dit-il en se retournant vers Buffalo Bill, le capitaine ne vous a pas dit comment trouver le butin?

— Non, répondit l'éclaireur. Il supposait que Sonnette serait avec moi, et comme Sonnette connaît le secret, je n'avais pas besoin d'explications.

— C'est vrai... Eh bien! vous allez voir.

La caverne, située au flanc du Grand Rocher, s'ouvrait sur un panorama admirable. Tout le pays, sur une étendue de plusieurs milles, se présentait à la vue, et la rivière, à la base du rocher, roulait tumultueusement ses flots. C'était un paysage d'une grandeur sauvage et farouche.

L'outlaw resta un moment immobile à l'entrée de la caverne, comme s'il eût voulu jouir de ce spectacle, pourtant familier. Puis il se tourna de nouveau vers l'éclaireur.

— Ainsi, répéta-t-il, vous ne savez pas où est notre cachette? C'est un bon endroit, vous verrez... D'ailleurs, elle n'est pas dans la caverne.

— Où donc alors?

— Je vais vous la montrer.

Il se rendit dans un coin sombre, auquel aboutissait le couloir supérieur qui menait de la caverne au sommet du rocher, et reparut bientôt, portant un jeune tronc d'arbre, grossièrement équarri, long de près de quinze pieds.

Il alla en chercher un autre de même dimension et le déposa à terre auprès du premier. Leurs extrémités dépassaient l'ouverture de la caverne de trois pieds environ. Il les cala solidement contre le roc, de chaque côté. Celui de gauche s'adaptait exactement à un trou de la paroi rocheuse. Ils étaient maintenus, au dedans, par des poteaux solidement assujettis à la voûte.

Buffalo Bill surveillait avec soin tous les préparatifs de l'outlaw, dont le visage, maintenant démasqué, avait une expression singulière, comme s'il avait du plaisir à éblouir la nouvelle recrue.

Retournant au coin sombre, le Cobra rapporta une large planche fort lourde et difficile à manier, car

elle avait au moins vingt pieds de long. Le scout l'aida à la mettre en place.

Ce n'était pas chose aisée, car il s'agissait de la pousser dehors en la posant sur la poutre de droite, et d'insérer son autre extrémité sous la poutre de gauche.

Ainsi maintenue en position, la planche formait une passerelle qui longeait la paroi du Grand Rocher et faisait corniche au-dessus de l'abîme, jusqu'à une distance de quinze pieds environ.

Non content de cela, le Cobra attacha solidement avec un lasso l'extrémité retenue par la poutre de gauche.

— Ouf! dit-il. Il ne faut pas avoir froid au cœur pour établir cette plate-forme et sortir dessus. Avez-vous la tête solide?

— Je ne sais pas ce que c'est que le vertige.

— Tant mieux! Sans cela, j'aurais été obligé de vous apporter ici tout le butin pour vous le faire vérifier. Savez-vous qu'il n'y a dans notre bande que deux personnes qui connaissent le secret, en outre du grand chef.

Comme Buffalo Bill ne lui répondait pas, l'outlaw s'avança sur la planche, l'essaya du pied et dit en se retournant vers son compagnon.

— Venez! Cette passerelle pourrait soutenir une demi-douzaine de personnes.

Le Grand Rocher, qui s'élevait à plusieurs centaines de pieds au-dessus des eaux mugissantes de la rivière, s'évidait un peu à partir de son sommet légèrement surplombant, et sa paroi présentait une sorte d'incurvation à six pieds environ de la caverne. Le bout de la planche s'appuyait à l'extrémité de cette espèce d'arc de cercle irrégulier dont elle était comme la corde. Un peu avant, à une demi-douzaine de pieds peut-être, il y avait un trou dans le rocher.

Ce trou avait environ cinq pieds carrés; le bord inférieur en était presque au niveau de la planche.

De l'entrée de la caverne il était, pour ainsi dire, impossible de l'apercevoir, en raison de cette courbe dans la paroi.

Pour l'empêcher d'être vu, au cas où l'on eût regardé de la plaine, de l'autre côté de la rivière, on l'avait masqué avec un morceau de toile peinte de la couleur du roc. Cette toile était solidement fixée par en bas, de manière à ne pas être agitée par le vent.

— Voyez-vous? dit l'outlaw, montrant d'un air de triomphe cette petite ouverture. C'est tout à fait par hasard que le chef a découvert cette cachette... Il l'aperçut un jour en chevauchant dans la plaine.

Il voulait l'explorer; pour cela il monta au sommet de la falaise, y attacha son lasso à un arbre et se laissa glisser jusqu'au trou. Il pensait que cela pourrait être un bon endroit pour emmagasiner l'argent et les valeurs. Ma foi! il ne se trompait pas, bien que ce ne soit qu'une petite excavation, qui n'a pas plus de six pieds de profondeur. Tenez, regardez!

Pendant qu'il parlait, il avait détaché le morceau de toile peinte et l'avait soulevé, découvrant ainsi le trou plein de butin.

L'éclaireur s'approcha et constata avec plaisir que la cachette contenait bien d'autres choses que les sacs enlevés à Ned Nordeck.

Il y avait là des carabines, des revolvers, des couteaux de chasse, de superbes selles mexicaines garnies d'argent, des écharpes de soie de grande valeur, et un coffre fermé, bardé de fer, qui devait contenir des objets d'art et des bijoux.

Il regarda toutes ces choses d'un air indifférent, tira son carnet et prit la liste de ce trésor.

— Je suis prêt à partir maintenant, dit-il.

— Très bien. Il va falloir retirer la passerelle. Le capitaine ne permet pas qu'on la laisse dehors... ni même qu'on la place pendant qu'il fait jour. Mais à nous deux, nous aurons vite fait de la démonter et de remettre tout en place.

Souçons vérifiés.

Les deux hommes se mirent donc à l'œuvre pour retirer la plate-forme. Tout en aidant le Cobra, Buffalo Bill observait attentivement la façon dont celui-ci s'y prenait.

L'opération terminée, ils sortirent de la caverne, dont Mocassin ferma l'entrée avec soin, et ils allèrent prendre leurs chevaux.

— Vous partez maintenant? demanda l'outlaw à l'éclaireur.

— Oui, répondit Buffalo Bill. Je vais remplir ma mission auprès du capitaine. Je lui dirai que vous aviez dressé une embuscade pour arrêter la voiture, mais que vous l'avez trouvée déjà dévalisée... Est-ce que vous ne soupçonnez pas quelqu'un?

— Si... cet homme dont je vous ai parlé, Lew Nichols, le frère de Sol Nichols, qui faisait autrefois partie de notre bande, et que nous avons condamné à

mort pour trahison... Dites au capitaine que c'est lui, car je ne veux pas m'exposer à ses reproches. Il n'est pas commode, vous savez!

— Bien. Je le lui dirai. Vous allez droit à votre retraite maintenant, je suppose.

— Oui, je rattraperai mes hommes en route pendant la nuit, ou à leur campement.

L'éclaireur, dissimulant une légère grimace, donna une poignée de main à Mocassin, et les deux hommes se séparèrent.

Buffalo Bill prit la direction de la route de Taos, et Mocassin celle du nouveau repaire des Cobras.

Mais le scout n'alla pas loin. Il arrêta son cheval au bout de quelques milles.

— J'ai dans l'idée, murmura-t-il, que cet individu va retourner à la caverne pour la piller... Il ne me dit rien qui vaille, ce monsieur-là!... Ma foi comme mon intention est également de prendre ce qu'il y a là dedans, et que je n'aimerais pas à être devancé, je vais le surveiller.

Il mit pied à terre, dessella et débrida son cheval, l'attacha au piquet avec une longue corde, pour qu'il pût boire et manger longtemps, et retourna à pied vers la caverne du rocher.

Comme il approchait de la falaise, il vit le cheval de l'outlaw attaché tout auprès.

Mocassin était déjà entré dans la caverne. Buffalo Bill posa sa carabine contre un arbre creux, et se débarrassa de sa ceinture d'armes, dont il retira son bowie-knife et un revolver qu'il mit dans les poches de son pantalon; puis il déposa sur l'herbe sa veste et son sombrero, se préparant à l'éventualité d'un combat corps à corps sérieux.

Alors il suivit avec précaution le chemin ardu qui menait à l'entrée de la caverne, qu'il trouva ouverte, avec la passerelle installée; il s'assura qu'il n'y avait personne à l'intérieur, entra et se cacha dans un coin obscur.

Mocassin ne tarda pas à paraître, les bras chargés d'objets qu'il venait de prendre dans la cachette, et qu'il entassa dans de grandes sacoches de toile comme on en met sur le bât des bêtes de somme.

Il fit ainsi plusieurs voyages, rapportant chaque fois une nouvelle charge de butin, jusqu'aux carabines, aux revolvers et aux selles mexicaines.

Lorsqu'il sortit pour une dernière visite, Buffalo Bill se leva et alla se poster à l'entrée de la caverne, au milieu des sacs.

Il avait enlevé sa perruque; ses longues boucles flottaient sur ses épaules, et il était parfaitement reconnaissable pour qui l'avait vu seulement une fois.

L'homme revint, portant à deux mains une selle mexicaine richement ornée, et sur son bras une bride et un mors.

Comme il mettait le pied sur le seuil de la caverne, ses yeux épouvantés s'arrêtèrent sur l'éclaireur; il vit un revolver braqué sur sa poitrine, il entendit ces mots si connus, prononcés d'une voix terrible: «Les mains en l'air!»

La selle lui échappa des mains, il fit un bond en arrière pour chercher un abri contre le rocher. Mais son pied glissa, et, avec un cri d'angoisse, qui retentit bien souvent depuis aux oreilles de l'éclaireur, le misérable tomba de cette hauteur vertigineuse dans le gouffre écumant de la rivière.

Les deux Cavaliers.

En dépit de son sang-froid, Buffalo Bill sentit son cœur sauter dans sa poitrine, au cri d'agonie de Mocassin. S'élançant hors de la caverne, il se pencha sur l'abîme, juste au moment où le corps s'enfonçait dans les eaux rapides, faisant rejaillir l'écume autour de lui.

— C'est une horrible mort, murmura le scout. Mais après tout, cela vaut mieux que d'être pendu... Maintenant j'ai hâte de m'en aller. Ma journée a été bien remplie.

Il s'avança sur la passerelle, jeta un coup d'œil dans la cachette et prit note de ce qui s'y trouvait encore, après y avoir remis la selle et la bride que l'outlaw avait apportées avec lui en dernier lieu, et qui étaient restées sur la planche, au moment de sa chute. Puis il attacha le rideau de toile qui dissimulait l'entrée de la cachette, rentra dans la caverne et retira l'échafaudage extérieur.

Cela fait, il sortit, emportant sur son dos les deux sacoches où le Cobra avait entassé la plupart des objets, et alla les mettre sur le dos du cheval de Mocassin, qui attendait patiemment son maître.

Enfin, il rejoignit à la hâte sa propre monture, la sella vivement et, conduisant par la bride l'autre cheval de Mocassin, se dirigea vers le petit monticule où il avait caché les valeurs retirées de la diligence de Lem Luby.

Retirant de leur cachette les sacs d'argent et de dépêches, il les attacha solidement sur le dos de l'animal de bât et réfléchit à ce qu'il allait faire,

— Retourner au fort, il n'y faut pas songer, se dit-il. Ned Nordeck a dû y arriver l'autre nuit vers minuit, et le colonel Kane aura envoyé des soldats et des scouts, comme je le lui ai demandé, dès le point du jour. Ils ont dû se rendre vers mon campement que j'ai indiqué comme lieu de ralliement, et je les y rejoindrai demain matin au petit jour. Pour le moment, la nuit est proche, il s'agit de se reposer un peu.

Il pressa l'allure de ses chevaux et arriva, un peu avant le coucher du soleil, dans une petite vallée où il y avait de l'eau et un bon pâturage. Il débrida les chevaux, les mit au piquet, amassa du bois et se prépara à cuire son repas.

Tout à coup le cheval de l'éclaireur, levant la tête, se mit à hennir doucement.

C'était un avertissement que Buffalo Bill ne négligeait jamais. Il se prépara à recevoir une visite, ami ou ennemi.

En effet, deux cavaliers parurent bientôt à l'entrée du campement, les mains levées en signe de paix.

L'instant d'après, Buffalo Bill put distinguer leurs visages et leva les sourcils avec étonnement.

— Par exemple ! dit-il ; c'est le Cobra Sol Nichols, que j'ai vu condamner à mort par ses compagnons... Et l'autre est son frère.

L'éclaireur ne se trompait pas. Les deux cavaliers étaient, en effet, les deux frères Nichols, dont l'un, Sol, avait échappé à la mort après sa condamnation par ses pards. Ils étaient jumeaux et d'une si parfaite ressemblance que leur propre mère n'aurait pu les distinguer l'un de l'autre.

Buffalo Bill eut immédiatement l'intuition qu'il courait un grand danger. Il savait que Sol Nichols lui en voulait à mort.

Il lui eût été facile de prévenir tout mauvais dessein de leur part pendant qu'ils avaient les mains levées ; mais il lui répugnait de tuer des hommes sans défense.

Buffalo Bill avait ôté, nous l'avons dit, son déguisement de Cobra, et, sauf son impériale, qu'il avait sacrifiée pour jouer le rôle de Vipère, il était redevenu le scout que les bandits connaissaient bien,

Un Couple de menteurs.

Les deux frères s'arrêtèrent à vingt pieds environ du scout, les mains toujours en l'air et s'efforçant de prendre un air de parfaite innocence.

— Vous êtes Buffalo Bill ? demanda Sol Nichols.

— Vous le savez bien, pard, répondit le scout sans s'émouvoir. Ainsi ce n'est pas la peine de me le demander. Vous, vous êtes Sol Nichols, et voilà votre frère Lew.

« Vous faites partie de la bande des Cobras.

— Vous êtes bien loin de la piste, pard.

— Comment ? fit l'éclaireur en feignant la surprise. Vous avez renoncé à votre mauvaise conduite ?

— Justement.

— C'est d'être si près de la mort qui vous a fait peur, hein, Sol?... Je vous ai vu condamner avec deux autres Cobras. Il paraît que vous vous êtes échappé.

— Il paraît, comme vous voyez... Nous sommes maintenant les ennemis jurés des Cobras, et nous désirons nous joindre à vous pour les exterminer.

— Vraiment?... Et bien, où sont-ils en ce moment, les Cobras ?

— En route pour leur nouveau repaire, près de la vieille retraite dont vous les avez chassés.

— Et leur capitaine ?

— Il est avec eux.

— D'où venez-vous ?

— De la retraite.

— Tiens, tiens !... vous en êtes donc encore ?

— Mais non ! nous faisons une reconnaissance aux environs, et ils ne nous ont pas vus. Ils ont dévalisé ce matin la diligence de Lem Luby... Ce doit être une bonne prise, car ils sont retournés à leur retraite tout de suite.

— Comment se fait-il, si vous savez tout cela, que je vous aie vus venir du côté opposé ?

— Nous étions partis pour le fort, dit Sol d'un air un peu embarrassé ; mais nous avons réfléchi qu'il valait mieux recueillir des renseignements, et nous sommes revenus sur nos pas, pour essayer de trouver la retraite du capitaine Cobra... Alors nous avons aperçu votre campement...

— Patauge, mon garçon, murmura Buffalo Bill, Tu mens comme une confrérie de dentistes... Avez-vous été à Herder's Ranch dernièrement ? demanda-t-il tout haut.

— Moi, oui, répondit Lew. Sol n'y est pas allé, puisqu'on le croit mort. J'y suis resté deux jours. C'est là que j'ai vu l'homme chargé d'exécuter Sol,

et qui l'a épargné en reconnaissance de ce que mon frère lui a plusieurs fois sauvé la vie. Il l'a visé sur une plaque d'acier que Sol porte sous ses vêtements, et, quand Sol est tombé, tout le monde l'a cru mort... Il m'a dit aussi où je pourrais le retrouver. Alors, j'ai fait une bonne provision de vivres et de munitions, et je suis parti à la recherche de mon frère... En nous retrouvant, nous avons juré la perte des Cobras.

— Bien, bien!... Tout cela ne me dit pas comment vous espériez me trouver à Fort Taos, puisque tout le monde au settlement me croit parti pour le Nord-Ouest.

— Voyez-vous, dit Lew, de plus en plus embarrassé, nous nous sommes dit qu'au cas où vous n'y seriez pas, nous pourrions toujours nous entendre avec le lieutenant Willis... Mais, puisque nous vous avons trouvé, pard, laissez-nous camper avec vous cette nuit. Demain, nous vous montrerons la retraite des Cobras, et nous attendrons que vous ayez été chercher des soldats pour prendre les outlaws comme dans un sac... En retour, nous espérons bien que vous nous ferez obtenir notre grâce... avec un peu d'argent...

— Je ne dis pas non, fit Buffalo Bill. Mais je veux des preuves de votre sincérité... Allez au repaire et rapportez-m'en quelque objet, pour me prouver que vous connaissez l'endroit. Quand vous serez de retour, couchez-vous; nous reparlerons de cela demain, car je suis rompu de fatigue.

Les deux frères acceptèrent avec empressement la proposition du scout, tournèrent bride et s'éloignèrent au grand galop. Buffalo Bill attendit qu'ils fussent hors de vue, sourit, haussa les épaules et se mit à préparer ses couvertures pour la nuit.

Mine et Contre-Mine.

Les deux frères marchèrent jusqu'à ce que la nuit fût tout à fait tombée, sans perdre entièrement de vue le feu de bivouac de Buffalo Bill.

Ils en prenaient à leur aise, n'ayant pas du tout l'intention de se rendre à la retraite des Cobras, dont ils ignoraient parfaitement la situation.

Lorsque les ombres se furent épaissies, ils revinrent avec précaution jusqu'à un quart de mille à peu près du campement, à pied et conduisant leurs chevaux par la bride. Alors ils attachèrent leurs mon-

tures, s'assirent par terre et se mirent à causer avec animation.

Au bout de trois heures, ils remontèrent sur leurs chevaux et rentrèrent au campement. Là, ils attachèrent les bêtes au piquet auprès de celles de l'éclaireur et préparèrent leur propre coucher, pendant que Lew disait au scout, dont on voyait le corps étendu sous des couvertures, près du feu :

— C'est nous, pard. Nous voilà revenus.

Pas de réponse. Les couvertures ne bougèrent même pas. Alors les deux frères s'avancèrent à pas de loup vers la forme enveloppée dans des couvertures, et, sortant leurs revolvers, ils tirèrent coup sur coup...

Tout à coup, de l'arbre sous lequel ils étaient, un lourd objet tomba sur la tête de Sol Nichols et le jeta tout étourdi sur la terre. En même temps, un homme se laissait glisser, les pieds en avant, sur Lew, qui, lui aussi, roula comme une masse près du feu. Alors, Buffalo Bill, bondissant de l'un à l'autre, s'empara du second revolver qu'ils portaient à leur ceinture, posa son pied sur la gorge de Sol Nichols et ficela soigneusement le bandit avec son lasso, tout en criant à l'autre :

— Si vous avez le malheur de bouger, je vous tue!

Sa besogne achevée avec Sol Nichols, il s'empressa de lier aussi étroitement le frère du perfide Cobra.

— Ah! ah! mes gaillards, dit-il, on voulait donc en finir avec ce vieux Buffalo Bill?... Heureusement que je suis presque aussi malin que vous, menteurs, fils de chiens, et que j'ai soupçonné votre trahison en voyant toutes les bourdes que vous me contiez... Je suis monté dans l'arbre avec une bonne bûche, et vous n'avez fait que trouer ma couverture comme une écumoire, en croyant me tuer! Du reste, elle n'est pas à moi, cette couverture, elle est à votre ami Mocassin... Maintenant, mes braves, nous allons reprendre notre chemin vers le fort!

Un quart d'heure plus tard, l'éclaireur, avec ses deux prisonniers solidement attachés sur leurs selles, se mettait en route pour aller retrouver le lieutenant Willis et ses soldats, au rendez-vous du gué.

Arrivée de l'Éclaireur.

L'aube parut. Les deux frères se montraient avec étonnement les sacs posés sur le cheval de bât de Buffalo Bill, et qu'ils reconnaissaient pour les sacs

de Mocassin, comme ils voyaient que l'animal lui-même était la monture de l'officier cobra. D'ailleurs, ils s'en convainquirent encore mieux en posant quelques questions, auxquelles l'éclaireur répondit avec complaisance.

— Vous êtes éclaireur du Nord-Ouest, n'est-ce pas? demanda tout à coup Lew Nichols.

— Oui.

— Combien gagnez-vous?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Nous voudrions le savoir.

— Eh bien! j'ai soixante dollars par mois de solde régulière, auxquels on doit ajouter cinq, dix, quelquefois vingt dollars par jour pour services exceptionnels. Je suppose que, dans une seule attaque à main armée, vous volez beaucoup plus d'argent.

— Bien sûr!... Et ce qu'il y a de mieux, c'est que nous n'avons pas dépensé notre saint frusquin de droite et de gauche, comme pas mal de nos camarades.

— Alors j'ai mis la main sur deux riches banquiers.

— Nous n'avons pas notre argent sur nous. Pas si bêtes!... Mais si vous voulez être raisonnable, nous pourrions nous entendre avec vous. Nous serons pendus, si vous nous menez à Taos...

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Ne dites donc pas des choses méchantes comme ça, pard!... Personne ne sait que vous nous emmenez prisonniers, vous n'avez pas besoin de vous en vanter... Donnez-nous seulement la liberté, et nous vous conduirons à notre banque, où vous pourriez puiser à pleines mains... Hein?

Le scout haussa les épaules en riant.

— Nous allons commencer par déjeuner, dit-il, puis nous repartirons pour un campement où j'ai des amis auxquels je veux vous présenter.

Là-dessus, il arrêta les chevaux, prépara lui-même le déjeuner, délia les mains de ses prisonniers pour leur permettre de manger, puis les relia avec plus de soin que jamais et repartit à une allure accélérée.

Une heure plus tard, après avoir traversé la rivière, Buffalo Bill arrivait au camp, où l'accueillirent les vivats chaleureux des scouts et des soldats. Le lieutenant Willis courut à lui et lui serra la main avec affection, pendant que le maître éclaireur, tout ému, soulevait son sombrero et saluait ses amis et admirateurs.

Les prisonniers, blêmes de frayeur, voyaient déjà sur eux l'ombre de la potence.

Brazos Ben, Dot Driver et plusieurs autres se reconnurent pour les avoir vus mainte et mainte fois

à Herder's Ranch, véritables piliers de tripots et de cabarets, que l'on n'avait cependant soupçonnés de faire de partie des Cobras que le jour où Sol Nichols avait été pris par le lieutenant Balfour, de Fort Summer, aidé de Buffalo Bill.

— Cody, cria joyeusement Willis, vous arrivez juste à temps pour dîner avec moi. Remettez vos prisonniers à Brazos Ben; et venez. Vous, Brazos, ouvrez l'œil, et le bon; ces deux chenapans sont des Cobras, vous savez!

— Soyez tranquille, mon Lieutenant, dit Brazos Ben en emmenant les prisonniers.

Lorsque le repas fut terminé, le lieutenant Willis, qui s'apercevait de la fatigue de Buffalo Bill, lui dit affectueusement:

— Reposez-vous, Cody; nous causerons plus tard de ce qui nous intéresse.

Le scout ne demandait pas mieux. Il s'allongea sur ses couvertures et fut bientôt plongé dans le plus profond sommeil.

Le lieutenant Willis alla retrouver Brazos Ben et ses prisonniers.

Les deux frères commencèrent par offrir de traahir les outlaws, si on leur donnait en échange la liberté et de l'argent.

— C'est l'affaire de Buffalo Bill, répondit tranquillement le lieutenant.

— Mais nous pouvons nous arranger avec vous, Monsieur, insista Sol Nichols; le scout a dit qu'il laissait la chose entre vos mains, et que c'était à vous de décider de notre sort.

— Quand il aura dit ce qu'il désire, je vous répondrai.

— Oui, mais si nous n'avons pas votre parole dès maintenant, nous ne parlerons plus, dussions-nous être pendus!

— A votre aise!

Les deux frères poussèrent un gémissement.

— Je leur ai mis les fers que le sergent m'a donnés, mon Lieutenant, dit Brazos Ben, parce que les lasses leur faisaient mal. On leur a servi un bon dîner, mais ils avaient oublié leur appétit en chemin.

— Ils mangeront quand ils auront faim, Ben, dit le lieutenant, qui se retourna vers les deux hommes.

— Lequel de vous est Sol Nichols? demanda-t-il. Je ne peux pas vous distinguer l'un de l'autre.

— C'est moi.

— Je croyais que vous aviez été tué par le capitaine Cobra. Comment vous êtes-vous tiré de là?

— Je vais vous le dire, si vous me promettez la liberté.

— Je ne suis pas si curieux, dit le lieutenant en

tournant le dos. Gardez votre histoire. Venez, Brazos Ben, j'ai à vous parler.

Brazos Ben suivit l'officier sur le bord de la rivière. Tous les soldats étouffaient le moindre bruit pour ne pas troubler le sommeil de l'éclaireur.

A l'heure du souper, quand la nuit fut venue, Buffalo Bill se leva frais et dispos et fit honneur au repas du lieutenant Willis.

Le Récit de Buffalo Bill.

— Maintenant que vous êtes tout à fait d'aplomb, Cody, racontez-moi vos aventures, dit le lieutenant Willis. Je vous ai vu si fatigué à votre arrivée ici que je n'ai rien voulu vous demander.

— Dame, Lieutenant, j'avais fait plus de deux cents milles à cheval et passé près de quatre nuits sans dormir, presque sans repos ! Il m'a fallu jouer un rôle qui ne me va guère, celui de voleur de grand chemin, et passer une nuit mouvementée avec les frères Nichols... J'étais rompu. Mais me voilà remis. Je désire que Brazos Ben et le sergent Long assistent à notre entretien ; car nous pouvons être obligés de diviser nos forces et ils auront besoin, dans ce cas, d'être au courant de ce qu'il faut faire.

Le lieutenant Willis fit appeler l'éclaireur Brazos Ben et le sergent et raconta au chef des scouts la tentative des deux frères Nichols pour obtenir la vie et la liberté.

— Oui, je sais ; ils m'ont fait les mêmes offres, répondit l'éclaireur en haussant les épaules de pitié.

Puis, lorsque tout le monde fut réuni, Buffalo Bill prit la parole ; il raconta en détail son expédition des trois derniers jours, la rencontre de Ned Nordeck, le faux pillage de la diligence de Fort Summer, la découverte de la cachette, la mort du Cobra Mocassin et la prise des deux Nichols, événements que nos lecteurs connaissent déjà. Les trois hommes l'écoutaient avec une admiration émue.

— Eh bien, vrai ! dit seulement Brazos Ben ; — mais ces paroles avaient l'éloquence d'un long discours.

Quant au sergent Long, il ne parla pas ; il ôta son bonnet de police pour saluer respectueusement l'éclaireur.

— A présent, reprit Buffalo Bill, je vais vous proposer un plan qui nous permettra, je l'espère, de capturer les voleurs. Il faut, avant tout, nous emparer du capitaine Cobra.

— Mais qui est-ce ? Où est-il ?

— Je n'en sais rien du tout, mon Lieutenant, mais j'ai un guide qui me conduira sûrement vers lui.

— Comment ?

— Vous vous rappelez le cheval magnifique sur lequel était monté Vipère, et que je me suis adjudé ? Il était assez frais quand je l'ai pris ; il venait donc de quelque rancho du voisinage. L'homme appelé Vipère, d'après la lettre du capitaine Cobra, arrivait de Mexico ; par conséquent, son cheval devait être épuisé de fatigue, et il avait dû le laisser au rancho où on lui en avait donné un frais.

« Voilà donc mon plan, Lieutenant Willis, — plan subordonné à votre consentement, bien entendu. Je partirai avec vous ; nous emmènerons Brazos Ben, deux scouts, le caporal et deux soldats, huit en tout ; et nous irons à la recherche du capitaine Cobra, guidés par ce cheval, qui nous mènera certainement au rancho où il se tient, sous des apparences sans doute très respectables. Le sergent Long, Dot Driver et le reste du détachement pourront traverser le gué et camper à un endroit où je sais qu'il y a un pâturage. A notre retour du rancho, ils seront ainsi sur la piste qui nous conduira droit au nouveau repaire des outlaws.

— Très bien.

— Alors, avec notre troupe au complet, et en évitant les sentiers battus, nous arriverons à ce nouveau repaire avant que les Cobras sachent la capture de leur capitaine. Au cas où nous ne pourrions pas le surprendre dans son rancho, nous avons des chances de le trouver au milieu de ses hommes et de le faire prisonnier dans sa caverne. D'un autre côté, car il faut tout prévoir, nous apprendrons peut-être au rancho qui il est, s'il n'en est pas le propriétaire ; et, au cas où il serait à Herder's Ranch, nous irions lui mettre la main au collet, et nous enverrions un éclaireur dire au sergent de venir à notre rencontre... Cela nous épargnerait pas mal de temps.

— Parfait, Cody ! Votre plan est bien conçu, et je l'approuve pleinement.

— Allons donc à l'endroit où j'ai rencontré Vipère. Là, je rendrai la bride à son cheval, devenu le mien, et je le laisserai me conduire. Je tenterai l'expérience pendant la nuit. Quand nous aurons vu de quel côté il se dirige, nous recommencerons en plein jour, vous et moi, en disant aux autres de nous suivre.

— Très bien. J'ai compris. Ou le cheval prendra une piste, ou bien il refusera de marcher si vous ne lui donnez pas la direction.

— C'est cela même.

— Quand partons-nous ?

— À l'aube, mon Lieutenant, pour arriver avant la nuit à la tombe de Vipère et pouvoir nous reposer un peu avant d'entreprendre notre expédition.

— Vous entendez, Sergent ; prenez vos dispositions en conséquence, mais pas un mot à qui que ce soit de nos plans et de nos espérances !

Le sergent et Brazos Ben regagnèrent leurs quartiers respectifs, le lieutenant et Buffalo Bill se roulèrent dans leurs couvertures, et bientôt après tout le monde dormait dans le camp.

Autres Voyageurs suspects.

Le soleil venait de se lever lorsque la petite troupe quitta son campement.

Buffalo Bill, en qualité de guide, chevauchait en avant, accompagné du lieutenant Willis.

Derrière eux venaient Brazos Ben, le sergent et le caporal, suivis de seize hommes ; puis les deux prisonniers, flanqués chacun d'un scout ; Dot Driver fermait la marche avec le reste des scouts, les chevaux de bât et de main.

Parmi ces derniers, on remarquait le superbe étalon de Vipère, auquel était réservé le rôle le plus important de l'expédition.

Comme la petite troupe venait de traverser le gué et appuyait à droite pour gagner le point indiqué par Buffalo Bill, le lieutenant Willis se rappela tout à coup que c'était le « jour de la diligence » et l'heure à laquelle Ned Nordeck arrivait d'habitude au passage du gué.

Sur son conseil, pleinement approuvé, d'ailleurs, par Buffalo Bill, ils attendirent sur le bord de la route et aperçurent bientôt la voiture allant vers le gué.

— Il vaudrait mieux, dit l'éclaireur, que ceux qui sont dans la voiture ne voient pas le détachement, car ils s'empresseraient de le signaler à Herder's Ranch... Je crois même que je ferai bien de ne pas me montrer. Vous pourriez aller seul, avec Brazos Ben, à la rencontre de Ned, Lieutenant.

— Vous avez raison comme toujours, Cody, dit le lieutenant Willis.

Le détachement poursuivit sa route ; et, lorsque la diligence arriva au gué, il ne s'y trouvait plus que le lieutenant et Brazos Ben.

Ned Nordeck leur fit signe qu'il y avait du monde à l'intérieur et arrêta ses chevaux. Les voyageurs mirent la tête à la portière.

— Bonjour, Nordeck, dit le lieutenant Willis. Vous nous avez rattrapés, mais maintenant nous allons vous suivre de près, sitôt que mes cinq hommes, qui sont dans le bois, nous auront rejoints.

À ces paroles, un large sourire de satisfaction épanouit le visage du conducteur.

— Très bien, mon Lieutenant, répondit-il. Je vais aller doucement ; les chevaux sont fatigués, ils ont besoin de souffler un peu... J'ai été obligé de les faire trotter dur jusqu'au gué, pour ne pas être en retard, parce que je m'étais arrêté en route pour prendre les six personnes qui sont à l'intérieur. Des mineurs qui viennent de Santa-Fé, paraît-il, et qui traversaient le pays à pied pour ne pas être détroussés par les voleurs de grand chemin.

— Ah ! pour ne pas être détroussés ? dit le lieutenant, adressant un signe d'intelligence à Ned Nordeck, dont l'expression de soulagement ne lui avait pas échappé.

Il rapprocha son cheval de la voiture et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Vous êtes des mineurs ? demanda-t-il.

— Oui, répondit un des voyageurs, et nous emportons avec nous tout notre saint frusquin. Nous avons eu peur, en allant à cheval, d'être obligés de suivre les routes et d'être attaqués par les Cobras, dont on nous a tant parlé. Et puis, comme nous étions fatigués, nous nous sommes rapprochés du chemin de la diligence, et nous sommes montés dans la voiture jusqu'à destination.

— Bon ; mais vous n'avez plus rien à craindre ; les derniers actes de brigandage nous ont mis sur nos gardes, au fort. Vous serez protégés, même si vous ne nous voyez pas. Il y a ici un grand nombre d'hommes dont vous ne soupçonnez pas la présence, et qui vous défendront au cas où les Cobras attaqueraient la diligence. Avez-vous un chargement important, conducteur ? demanda l'officier en se tournant vers Ned Nordeck.

— Oui, mon Lieutenant : un gros sac de poudre d'or arrivé à Taos, venant de Santa-Fé.

— Ne craignez rien, il est en sûreté. En route maintenant !

Et le lieutenant Willis fit un signe de tête à Ned Nordeck, pour lui montrer qu'il l'avait vu griffonner à la hâte quelque chose sur un bout de papier qu'il laissa tomber par-dessus le garde-crotte.

La diligence s'éloigna. Le lieutenant et Brazos Ben, immobiles sur leurs selles, restèrent sur la piste,

— Ben, dit le lieutenant, ce sont des Cobras, ou je me trompe fort.

— Pour sûr, mon Lieutenant. Avez-vous remarqué leurs mines effarées, quand ils vous ont aperçus ?

— Oui, et j'ai bien deviné aussi que Nordeck était dans l'embarras... Voilà la voiture disparue au tournant, passez-moi le papier qu'il a jeté par terre.

Ben descendit promptement de cheval, ramassa le papier chiffonné et le tendit à l'officier.

Willis le déplia et lut ce qui suit :

« J'ai ramassé ces pèlerins-là à six milles d'ici. « L'un d'eux, je le jurerais, était avec ceux qui m'ont « attaqué l'autre jour, et je crois que ce sont des Co- « bras. Alors ne me lâchez pas, car j'emporte dans « ma voiture trente mille dollars de poudre d'or. »

— Y a-t-il par ici un chemin de traverse ? demanda le lieutenant au scout.

— Oui, mon Lieutenant, par Dry Cañon. Cela nous raccourcirait de trois bons milles.

— Très bien ! Buffalo Bill est tout au plus à un demi-mille d'ici. Nous allons faire la course. En avant !

Ils s'élancèrent à la recherche du détachement, qu'ils ne tardèrent pas à rattraper. Ils racontèrent à Buffalo Bill la conversation qu'ils venaient d'avoir avec Ned Nordeck.

— Je m'explique maintenant les paroles de Mo-
cassin, dit le maître éclaireur. Il disait qu'il y au-
rait trois attaques successives de diligence. Mais nous
pouvons faire échouer celle-ci comme les autres. Le
caporal va conduire la moitié du détachement, les pri-
sonniers et les chevaux de bât, au lieu de campe-
ment que Dot Driver saura bien trouver, pendant que
nous, avec l'autre moitié, nous allons nous précipi-
ter vers Dry Cañon, pour devancer la diligence.

En Veine.

Ned Nordeck poursuivait sa route en souriant
légèrement, pendant qu'à l'intérieur ses voyageurs s'a-
gitaient et causaient à voix basse. Le chemin était
rude après le passage du gué. Ned devait contourner
une petite montagne pour atteindre plus loin la plaine.

C'est de l'autre côté de cette montagne que se
trouvait Dry Cañon. Pendant l'été, c'était un raccour-
ci de plusieurs milles, mais on ne pouvait le prendre
au printemps ni en hiver, à cause de la fonte des
neiges et des pluies qui le transformaient en un vé-
ritable torrent.

— Arrêtez, pard, crièrent les voyageurs au mo-
ment où le conducteur approchait de Dry Cañon.

Ned tira sur les rênes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'un ton bour-
ru.

— Dites donc, Herder's Ranch est un endroit
mal fréquenté, n'est-ce pas ?

— Pas plus que d'autres.

— On nous l'a assuré ; nous ne voulons pas nous
exposer à ce qu'on nous prenne notre poudre d'or,
et nous aimons mieux continuer notre route à pied.
Vous êtes payé pour notre voyage, gardez l'argent.
Pour nous, nous allons nous écarter de Herder's Ranch.
Nous ne voulons nous risquer dans les settlements que
lorsqu'ils sont habités par des gens honnêtes.

— Faites comme vous voudrez, cela vous regar-
de... Tout ce que je peux vous dire, c'est que vous or-
ganisez votre convoi funèbre.

— Au revoir et merci, répondirent les mineurs
en sortant de la voiture.

Mais tout à coup ils tressaillèrent en entendant
une voix qui leur disait :

— Où donc allez-vous, les hommes ?

C'était le lieutenant Willis. Il était à pied et
surgissait comme une apparition au milieu des ro-
chers, pendant que, muets et sans bruit, une demi-
douzaine de soldats et de scouts sortaient, pour ainsi
dire, du sol autour de lui.

Les six outlaws, malheureusement pour eux, ne
les virent pas.

Croyant n'avoir affaire qu'au lieutenant Willis et
au scout qui l'accompagnait, ils commirent l'impru-
dence d'ouvrir le feu. Leur décharge fut, d'ailleurs,
meurtrière : leurs balles allèrent frapper un scout et
un soldat, qui tombèrent pour ne plus se relever.

Mais il leur fut répondu par un feu plus meur-
trier encore. Trois des bandits furent tués sur le
coup, les autres levèrent les mains en signe de sou-
mission, pas assez tôt cependant pour que Ned Nor-
deck, du haut de sa diligence, n'eût le temps d'en
abattre un, celui-là même qui semblait être le chef.

Les deux derniers, visiblement effrayés, se lais-
sèrent saisir et enchaîner sans résistance.

— Nous ne comptions pas sur une bataille, Cody,
fit le lieutenant. Nous pensions qu'ils se laisseraient
prendre sans résistance. Ils ont tiré les premiers, tué
un soldat et un éclaireur ; nous avons bien été obli-
gés de riposter.

— Cela en fait quatre de moins à pendre, répon-
dit Buffalo Bill, qui arrivait sur le lieu du combat.
Maintenant voyons si nous ne nous sommes pas trom-
pés.

On fouilla les effets des voyageurs, et l'on découvrit que la fameuse «poudre d'or», dont ils parlaient tant, et dont leurs sacs étaient remplis, consistait en cailloux et en sable.

L'homme que Ned Nordeck avait cru reconnaître comme étant de la bande de Sonnette avait été tué, et le conducteur, en examinant le cadavre, fut encore plus affirmatif sur son identité.

La dernière preuve, et la plus évidente, furent les costumes de Cobras que les bandits portaient sous leurs vêtements de mineurs.

Sur le corps du chef, on trouva un billet du capitaine Cobra adressé à un brigand qu'il appelait l'Adder, Couleuvre, et écrit en espagnol. Le capitaine y informait son lieutenant que, d'après les renseignements fournis par Sonnette, la voiture avait été dévalisée pendant son voyage de Taos; il lui enjoignait de l'attaquer de nouveau à son voyage de retour, car il savait qu'elle transporterait une masse de poudre d'or expédiée de Santa-Fé. Le capitaine Cobra ordonnait en outre à ses Serpents d'aller se poster sur la route de Fort Summer, pour attaquer Lem Luby quand il irait à Herder's Ranch. On l'avait informé que la diligence de Lem contenait aussi une grosse somme. Il terminait en ordonnant qu'en cas de succès, les Cobras eussent soin de gagner au plus vite leur nouvelle retraite et de s'y tenir cachés pendant plusieurs mois, pour faire croire qu'ils avaient quitté la région sans esprit de retour.

— Voilà un document précieux, dit le lieutenant Willis. Tous les plans des Cobras nous sont dévoilés... Nous pouvons poursuivre notre course, maintenant. Lem Luby n'a rien à craindre pour son voyage de demain, puisque cette bande est celle qui devait l'attaquer... Je vais détacher des hommes, pour mener leurs chevaux au campement, pendant que nous continuerons nos recherches. Quant à vous, Nordeck, reprenez votre chemin et, à Herder's Ranch, racontez que vous avez été dévalisé. Nous voulons le faire croire, jusqu'à nouvel ordre.

— Entendu, mon Lieutenant! répondit le conducteur, jovial. Merci de cette occasion de dire un mensonge honnête!

Il salua, secoua les rênes et partit à fond de train, en riant tout seul de sa chance extraordinaire. Buffalo Bill et le lieutenant remontèrent à cheval, se réjouissant, de leur côté, de l'heureuse issue de cette aventure.

Ils avaient avec eux le caporal, deux soldats, Brazos Ben et deux éclaireurs. La petite troupe allait bon train, voulant rattraper le temps perdu à défendre la diligence et le léger écart qu'ils avaient dû faire.

Brazos Ben servait de guide, connaissant tous les sentiers de la région et sachant admirablement «couper les angles», selon l'expression de Buffalo Bill, qui, lui, ne se dirigeait, dans ce pays où il était étranger, que d'après son instinct et l'aspect général du terrain.

A midi, on fit halte pendant une demi-heure. Enfin, quelques minutes avant la tombée de la nuit, les huit hommes arrivèrent à l'endroit où avait eu lieu la rencontre de Buffalo Bill et de Vipère. Ils établirent leur campement près de la tombe du Cobra.

Après un bon souper, Buffalo Bill sella le cheval de Vipère. Il partit avec le lieutenant Willis, Brazos Ben et un éclaireur, laissant le caporal et les deux autres à la garde du camp.

Buffalo Bill gagna la piste à l'endroit où il avait arrêté Vipère, tourna la tête du cheval dans la direction des ranchos et lui dit:

— Maintenant, bon cheval, montre-nous où est ta demeure.

Le cheval parut comprendre et partit à une allure rapide.

Une fois hors des fourrés, il prit le petit galop, comme s'il savait parfaitement où il allait et était pressé d'y arriver.

Le scout fut même obligé de serrer les rênes, quand il vit l'animal disposé à accroître sa vitesse, dans son ardeur à regagner son écurie.

A peu de distance en arrière, le lieutenant Willis et les autres hommes guettaient, avec l'intérêt qu'on peut imaginer, les mouvements de ce guide muet.

Bien des milles furent ainsi parcourus, et au bout de deux heures environ, les éclaireurs aperçurent au loin une lumière, qui brillait au milieu des arbres.

Le cheval se dirigea tout droit vers ce point lumineux. Il s'arrêta devant une barrière fermant un enclos où s'élevait une maison.

— Voilà sa demeure, dit Buffalo Bill. Il y est allé tout droit, même avant que cette lumière fût visible! Si vous pensez, comme moi, que ce soit plus avantageux, Lieutenant, nous reviendrons demain matin et reprendrons nos recherches pendant le jour.

— Certainement, Cody, ce sera assez tôt; nous ne sommes pas tellement pressés, au bout du compte, répondit le lieutenant, qui s'était rapproché.

Ils revinrent au camp le plus rapidement qu'ils purent.

A onze heures, tout le monde était roulé dans les couvertures. Au lever du soleil, la petite troupe sauta en selle.

Buffalo Bill, chevauchant en tête avec le lieutenant Willis, avait recommandé à Brazos Ben et aux autres hommes de le suivre à quelque distance, en ayant soin de ne pas se laisser voir par les habitants des ranchos.

Ils devaient attendre dans un petit bois, à un mille environ, qu'on leur fit signe d'approcher. Si leur présence devenait nécessaire, on agiterait un mouchoir blanc en guise de signal.

Il était neuf heures quand le lieutenant et l'éclaireur parvinrent à la barrière du rancho où ils s'étaient arrêtés la nuit précédente. Cette fois, le cheval du Cobra était tenu en main par Buffalo Bill, monté sur son cheval de guerre.

Ils ouvrirent la barrière, et passèrent dans l'enclos.

— Nous allons voir maintenant, dit le scout, si notre guide nous a trompés.

Histoire du Cowboy.

Le rancho, dans cette région sauvage, était d'une ampleur de construction qui marquait la richesse, et d'une abondance d'ornementation qui manquait de simplicité. Ce grand édifice en troncs d'arbres prenait des allures de château fort. Une clôture l'entourait, comprenant quelques douzaines d'arpents; les dépendances n'étaient pas éloignées de cette clôture, qui consistait en une solide palissade, semblable à celle qui défend les forts de la frontière.

Les cabanes des cowboys se trouvaient dans un coin de l'enceinte, sur le bord d'un ruisseau, abritées par un épais bouquet de bois, à deux cents mètres environ de l'habitation du rancho.

Une douzaine de beaux chevaux, autant de vaches, quelques moutons, des pourceaux, des poules, des canards et des oies, donnaient à l'ensemble un air patriarcal.

Les deux cavaliers s'approchèrent de l'habitation. A leur appel, une femme au type de Mexicaine fortement accusé sortit de la cuisine.

Elle parut reconnaître le lieutenant, car elle lui dit en mauvais anglais :

— Le señor sera fâché; pas à la maison pour recevoir le Señor Officier.

— Où est-il ? demanda le lieutenant.

La femme cligna de l'œil d'un air malin.

— Il est parti de bonne heure pour voir jolie señorita... Il revient ce soir.

— Merci; nous avons trouvé ce cheval sur notre route. N'y a-t-il personne ici pour le recevoir ?

— Je vais appeler mon homme, Jacinto.

Elle mit ses mains en porte-voix et fit entendre un appel long, strident, clair comme un son de trompette.

Presque aussitôt un homme sortit de l'une des cabanes des cowboys, sauta sur un cheval et se dirigea au galop vers l'habitation.

— Jacinto vient, dit la femme en se retournant vers le lieutenant. Il dira pour le cheval. Le Señor a déjeuné ?

— Oui, merci.

— Le Señor restera à dîner ?

— Non... Nous allons rejoindre votre maître au rancho où il est en ce moment.

Le cavalier arriva peu d'instant après. La femme alla à sa rencontre et, se servant de la langue espagnole pour ne pas être comprise des deux visiteurs, elle lui dit vivement :

— Le Señor Officier est un ami de notre señor !

L'homme, un Mexicain de sang mêlé, salua.

— Le señor est absent, leur dit-il poliment en anglais. Je suis Jacinto, le chef des cowboys du rancho, Señors.

— Nous allons nous rendre au rancho où votre maître est en visite, répondit le lieutenant; mais voici un cheval que ce Gentleman a trouvé, et nous voudrions savoir s'il vous appartient. Il était sellé et bridé, comme vous voyez, et nous craignons qu'il ne soit arrivé quelque accident à son cavalier. Connaissez-vous cet animal ?

Buffalo Bill et le lieutenant Willis, qui observaient l'homme avec attention, le virent tressaillir, dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur le cheval, qu'il n'avait pas remarqué tout d'abord.

Il l'examina avec attention, ainsi que la selle et la bride, pendant que la pauvre bête, reconnaissant sans aucun doute un des hommes qui avaient l'habitude de la soigner, posait avec confiance sa tête sur son épaule.

— Oui, Señor, dit enfin Jacinto, cet animal appartient bien au señor. C'est même un de ses meilleurs chevaux.

— Comment a-t-il pu s'échapper ? Les ferrains ont pourtant l'air bien clos.

— Il ne s'est pas échappé, Señor... Un señor étranger est venu ici il y a quelques jours, et le señor lui a prêté son cheval pour continuer sa route, car il avait des affaires importantes dans le nord.

— Il lui est, sans doute, arrivé un accident.

— Où le Señor a-t-il trouvé le cheval ?

— A une quinzaine de milles d'ici, dans un bois épais, au nord, près des collines. Je l'ai trouvé avec sa selle et sa bride.

La figure du Mexicain se convulsa d'inquiétude.

— Sang du Christ! murmura-t-il, le cavalier a peut-être été tué en revenant ici, ou bien le cheval s'est échappé quand il a fait halte pour se reposer.

— C'est possible. Je vais vous laisser le cheval, puisque vous dites qu'il appartient au señor. Nous lui dirons comment nous l'avons trouvé, quand nous le verrons au rancho, là-bas.

— Faites-le, Señor. Si son cavalier ne revient pas bientôt à pied, je partirai à sa recherche.

— Je ne vous le conseille pas, mon ami. Vous ferez mieux d'attendre le retour du señor, avec lequel nous allons revenir ici avant qu'il soit longtemps.

— Bien, Señor!

— Au revoir, Jacinto.

Ils saluèrent légèrement le cowboy et sa femme et s'éloignèrent, non sans remarquer que les deux Mexicains engageaient ensemble une conversation des plus animées.

— Eh bien! Cody, que pensez-vous de tout cela? demanda le lieutenant.

— Le cheval appartient évidemment au ranchero, répondit évasivement le scout.

— Sans doute, mais que déduisez-vous de ce fait?

— Que nous sommes sur la bonne piste.

— C'est bien difficile à admettre, dit le lieutenant avec un soupir.

— C'est vrai, dit fermement Buffalo Bill, mais je ne crois pas me tromper, et d'ailleurs nous le saurons bientôt.

Les deux cavaliers se dirigèrent alors vers le petit bois, où Brazos Ben les attendait avec le caporal et les hommes. En jetant un regard en arrière, ils virent Jacinto quitter le rancho et suivre le même sentier qu'eux.

— Lieutenant Willis, il faut nous emparer de cet individu, dit résolument Buffalo Bill.

— Oui.

— Caporal, allez plus loin avec vos hommes, afin qu'ils ne pas être vu. Nous allons nous occuper de cet homme.

Le caporal s'éloigna avec sa petite troupe et ne tarda pas à disparaître sous bois.

Le lieutenant Willis et Buffalo Bill le suivirent pendant quelque temps, puis tournèrent bride, comme s'ils voulaient revenir au rancho.

En approchant de la lisière du bois, ils aperçurent

Jacinto qui arrivait à toute bride, et qui n'était plus qu'à une faible distance.

Lui aussi les vit, car il tira sur les rênes de son cheval et s'approcha tout doucement, d'un air penaud.

— Vous avez perdu votre chemin, Señors? demanda-t-il. Je m'en doutais, et je suis venu pour vous servir de guide.

— Merci de votre obligeance, mon ami. Nous serons, en effet, très heureux de vous avoir pour compagnon... répondit le lieutenant. Marchez devant nous, je vous prie.

Jacinto avait l'air fort ennuyé, mais il n'y avait rien à dire, et il poussa son cheval en avant. Un instant après, le lieutenant et Buffalo Bill le rejoignirent, le scout saisit la bride du cheval, et le Mexicain vit deux revolvers braqués sur sa poitrine.

— Si vous tenez à la vie, lui dit le scout d'un ton menaçant, soumettez-vous sans résister... Nous avons besoin de trouver votre maître; vous allez nous accompagner.

— Oh! Señor, que me voulez-vous? je n'ai rien fait.

— Je ne vous accuse pas, saint homme; seulement vous nous êtes nécessaire en ce moment.

Pendant que le lieutenant Willis tenait en respect le cowboy, Buffalo Bill l'avait désarmé.

Ils rejoignirent bientôt le caporal et son escorte. Le Mexicain ne paraissait pas rassuré. Sa frayeur fut à son comble, lorsque Brazos Ben se mit à l'examiner avec attention.

— Mais je sais qui c'est, mon Lieutenant, s'écria le scout. Il s'appelle Jacinto, et il est connu à Herder's Ranch comme un homme des plus dangereux.

Le caporal mit aux poignets du Mexicain des menottes qu'il avait apportées, et la petite troupe reprit sa marche à une allure rapide, pendant environ deux heures. On fit halte sur une petite crête boisée.

— Mes amis, dit le lieutenant, le scout Cody et moi, nous allons poursuivre notre route comme nous l'avons déjà fait, pendant que vous resterez ici. Si nous avons besoin de votre aide, Brazos Ben, qui veillera, nous verra agiter le mouchoir blanc en guise de signal.

— Oui, mon Lieutenant.

— Etes-vous prêt, Cody?

— A vos ordres.

Les deux hommes sortirent du bois et dirigèrent leurs montures vers un rancho que l'on apercevait au loin.

— Nous allons maintenant tout savoir, Cody, fit le lieutenant avec une nuance d'angoisse dans la voix.

— Je le crois, Lieutenant.

— Je vous laisse le soin d'agir au dernier moment de la manière qui vous paraîtra le plus convenable. Quand vous serez sûr d'avoir mis la main sur le bon gibier, faites pour le mieux, et je vous soutiendrai.

Tout en parlant, ils suivaient un sentier battu conduisant au rancho. Brazos Ben, caché dans le fourré avec sa petite escouade, guettait, à l'aide de sa lunette d'approche, le signal qui devait les appeler près de leurs chefs.

— Ce sera un rude choc pour eux tous, si nos soupçons sont fondés, reprit le lieutenant Willis.

— En effet, Lieutenant... Mais il vaut mieux que ce soit maintenant, avant qu'il soit trop tard pour sauver leur bonheur du naufrage.

— Vous avez raison.

— Je serai vraiment heureux d'avoir pu faire quelque chose pour détourner le malheur qui semble guetter cette famille, si heureuse jusqu'ici.

— Vous avez raison.

— Voyez là-bas, les personnes assises sur la piazza.

— Oui, je les vois... Notre rancho est là.

— Nous n'avons donc pas fait une course inutile.

Ils ouvrirent la barrière et pénétrèrent dans l'enclos d'Evergreen Ranch, demeure d'un opulent colon nommé Reeves.

L'Accusation.

La fille du propriétaire d'Evergreen, connue sous le nom de la Rose du Rancho toujours vert, se disposait à demander son cheval pour faire une promenade, lorsqu'elle vit un cavalier se diriger vers l'habitation.

Elle décrocha une lunette d'approche suspendue sous la véranda, la tourna vers le cavalier et murmura :

— C'est lui... Je vais donc pouvoir lui dire ce que je pense.

Elle se rassit dans une bergère, prit un livre et feignit de s'intéresser à sa lecture, bien que ses pensées fussent bien loin de son livre.

Elle semblait nerveuse et inquiète et s'était placée en un coin désert de la maison, comme pour n'y être pas dérangée.

Elle avait attiré un siège près du sien, pour le cavalier qui se dirigeait vers le rancho, et qui n'était autre que le rancho voisin, Taylor Travis, que nos lecteurs connaissent déjà, sans doute, car, lorsque l'homme noir masqué, capitaine des Cobras, avait été tué dans l'engagement qui clôt le dernier de nos récits, Buffalo Bill avait été étonné de ne pas voir sous son masque le visage du jeune rancho, tellement il avait, dès cette époque, des raisons de le soupçonner.

Taylor Travis arrivait sans se presser. Quand il eut pénétré dans l'enclos, il attacha sa monture ; puis il agita son sombrero en guise de salut du côté de la jeune fille.

Rose Reeves s'inclina pour répondre à sa politesse. Alors il monta sur la piazza et la rejoignit.

Tout à fait calme maintenant, elle l'accueillit avec un sourire et une poignée de main.

Après une conversation d'une demi-heure sur des sujets quelconques, le rancho proposa à la jeune fille de faire avec lui une promenade à cheval.

— Mon père et ma mère sont allés à Herder's Ranch pour voir Mrs. Bender, qui est très malade. Je désire attendre leur retour, répondit la jeune fille.

— Si nous allions à leur rencontre ?

— Non ; je préfère rester ici.

A ce moment, levant les yeux, elle aperçut le lieutenant Willis et Buffalo Bill qui approchaient.

Elle se leva pour leur souhaiter la bienvenue et donna une cordiale poignée de main à l'officier.

— Je suis seule ici pour vous recevoir, Lieutenant Willis, dit-elle d'un air aimable, et j'en suis désolée ; mes parents sont sortis pour faire visite à l'une de nos voisines, qui est fort malade ; mais j'espère qu'ils ne tarderont pas à rentrer.

— Je vous remercie de votre bon accueil, Miss Rose. Permettez-moi de vous présenter mon ami intime, le chef des scouts, William F. Cody, dont vous avez sans doute entendu parler sous le surnom fameux de Buffalo Bill.

— Oui, certes, et bien souvent... Je suis bien heureuse de vous souhaiter aussi la bienvenue, Mr. Cody. Vous connaissez tous deux, je crois, Mr. Taylor Travis ?

Le jeune rancho était resté en arrière, à l'endroit où il était assis près de Rose, laissant celle-ci s'avancer seule à la rencontre de ses hôtes. Mais, lorsqu'elle prononça son nom, il se hâta de s'approcher.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, en effet, dit-il. Mais je me félicite de cette nouvelle occasion de revoir le glorieux Chef des scouts et le Lieutenant Willis.

Puis il se tourna gracieusement vers les deux visiteurs.

— Je n'avais pas le moindre soupçon de votre présence dans cette partie de la région, Gentlemen. On disait que le Chef des scouts Cody était retourné dans le Nord-Ouest.

— C'était une erreur, Mr. Travis. Je n'avais pas terminé la mission qui m'avait amené à Fort Taos, et je suis resté pour en finir, une fois pour toutes, répondit Buffalo Bill en s'asseyant avec les autres sur la piazza.

— Je pensais cependant que vous aviez admirablement rempli votre mission en chassant les Cobras de ce pays, dit Rose en souriant.

— Miss Rose a raison, reprit Taylor Travis. Ils se sont dispersés, après la mort de leur chef.

— Mais non... ce n'était qu'une feinte, repartit Buffalo Bill; et le chef qu'on a tué n'était apparemment qu'un sous-chef; car j'ai appris que le vrai capitaine Cobra est encore vivant. Ils voulaient simplement me faire quitter la région et laisser les craintes s'endormir, afin qu'on recommençât à expédier par les diligences de riches chargements, sur lesquels il leur serait facile de mettre la main, puisqu'on ne se méfierait plus d'eux.

— Vraiment? fit Rose.

— Etiez-vous prévenu de cette intention perfide? demanda Taylor Travis.

— Mon Dieu, non, mais les faits m'ont suffisamment éclairé. Ils ont déjà opéré en trois endroits différents. Ils ont attaqué la diligence de Fort Summer, conduite par Lem Luby, celle de Taos, conduite par Ned Nordeck, et ils ont arrêté une seconde fois ce pauvre Ned, à son retour de Herder's Ranch.

Le jeune ranchero secoua la tête d'un air étonné.

— Est-ce possible, Lieutenant Willis? demanda-t-il.

— C'est absolument vrai, répondit l'officier.

— Alors, comme la Compagnie ne s'attendait pas à ces actes de brigandage, le butin des Cobras doit être considérable?

— Les conducteurs ont déclaré qu'ils transportaient de très riches chargements... Mais pardon, Miss Reeves, tout cela n'est guère intéressant pour vous.

— Au contraire, Lieutenant Willis, j'y prends le plus grand intérêt... Je suppose que Mr. Cody et vous, vous êtes de nouveau sur la piste de ces bandits?

— Vous ne vous trompez pas, Miss, et si nous sommes venus ici, c'est pour nous avancer dans cette tâche. Nous venons de passer à votre rancho. Mr. Travis,

— Je regrette de ne pas avoir été là, mais je me mets tout à votre disposition, si par hasard vous avez besoin de mes services.

— Merci; nous ferons certainement appel à votre concours, répondit le lieutenant.

— A propos, dit Buffalo Bill d'un ton dégagé, nous avons trouvé en chemin un cheval sans cavalier, mais sellé et bridé, et votre homme Jacinto l'a reconnu comme vous appartenant. Il paraît que vous l'aviez prêté à l'un de vos amis, qui arrivait de Mexico.

— Vraiment? Et où était le cavalier?

— J'ai bien peur qu'il ne lui soit arrivé un accident... il y avait des taches de sang sur la selle, et...

— Mon Dieu! s'écria Taylor Travis, mon pauvre ami aurait-il été assassiné?

— Nous avons remis le cheval à votre cowboy, en lui promettant de vous informer de ce qui était arrivé.

Le jeune ranchero donnait des signes visibles d'agitation.

— Miss Rose, dit-il; vous me pardonnerez si je vous quitte pour rentrer chez moi au plus vite, mais le gentleman dont parle Mr. Cody est une de mes plus chers amis, et...

— Nous vous accompagnerons jusque chez vous, dit Buffalo Bill en se levant. C'est sur notre chemin.

— Je serais très heureux de votre compagnie, Gentlemen; mais je dois vous prévenir que je vais courir comme le vent, et je connais trop bien l'hospitalité qu'on exerce dans cette maison pour croire que Miss Reeves vous permette de vous en aller avant le dîner. Pour moi, il faut que je parte sur-le-champ, car...

— Vous resterez ici, Monsieur... Les mains en l'air! cria Buffalo Bill en braquant son revolver sur le ranchero, à la stupefaction de Rose Reeves, tandis que le lieutenant Willis, un sourire sur les lèvres, considérait cette scène dramatique.

Démasqué.

Rose fit entendre un léger cri de frayeur, mais, à la grande joie du lieutenant Willis, son attitude ne témoignait pas qu'elle éprouvât un bien tendre sentiment pour l'homme que le scout tenait sous la menace de son revolver.

Le ranchero, pâle comme la mort, ne songea d'abord pas à lever les mains.

— Quelle est cette affreuse plaisanterie, Mr. Cody ? fit-il d'un ton de reproche à la fois amer et hautain.

— Ce n'est pas une plaisanterie, répondit l'éclaireur. Je vous répète encore une fois de lever les mains, ou je vous tue sans hésiter !

Taylor Travis ne se fit aucune illusion sur la volonté bien arrêtée qu'avait l'éclaireur de tenir sa parole. Il leva avec hésitation une de ses mains, pendant que l'autre s'abaissait vers sa hanche.

Buffalo Bill vit le mouvement.

— Si vous mettez la main sur votre revolver, dit-il, je vous jure que vous ne le tirerez pas de votre ceinture ! Obéissez, vous dis-je ! Tendez-moi vos deux mains.

Pâle et calme, Rose Reeves considérait de tous ses yeux les deux hommes en face l'un de l'autre.

La belle figure du ranchero, tout à l'heure encore si fière et si brillante de santé, était maintenant blême et convulsée par une rage impuissante.

Quant au lieutenant Willis, il ne faisait pas un mouvement.

Le ranchero tendit tout à coup ses deux mains ; d'un geste brusque, Buffalo Bill lui serra les poignets dans des menottes d'acier. Puis, débouclant la ceinture d'armes que le ranchero portait sous sa veste de chasse, il lui ordonna de s'asseoir.

— J'en appelle à vous, Miss Rose ! dit Taylor Travis en se tournant vers la jeune fille. Permettez-vous que ce desperado m'insulte de la sorte dans votre propre maison ?

— Mr. Cody n'est pas un desperado, répondit Rose de sa voix douce ; c'est un officier dont le devoir est de faire respecter la loi. S'il commet une erreur, il en est responsable... Je ne puis, d'ailleurs, rien tenter en votre faveur, car un autre officier de l'armée, le Lieutenant Willis, est témoin de l'acte du Colonel Cody et semble l'approuver par son silence.

Buffalo Bill se tourna vers la jeune fille.

— Miss, lui dit-il avec les façons courtoises et franches qui lui étaient habituelles, je vous dois mille excuses pour avoir provoqué une scène pareille en votre présence et chez vous. Mais cet homme voulait nous échapper... J'ai été obligé d'agir comme je l'ai fait, pour ne pas être réduit à le tuer où à me faire tuer par lui.

— De quoi l'accusez-vous, Monsieur ?

— Je suis vraiment désolé, Miss, d'accuser cet homme, qui a été reçu sous votre toit comme un hôte honoré, de l'accuser, dis-je, de mener une vie

double : celle d'un ranchero estimé, et celle d'un brigand affilié à la fameuse bande des outlaws Cobras...

— Par exemple ! s'écria Rose au comble de l'agitation. Vous avez bien dit un Cobra ?

— Oui, Mademoiselle.

— C'est faux ! Il ment, celui qui dit des choses pareilles ! Avez-vous des preuves pour porter une accusation si terrible, Mr. Cody ? cria Taylor Travis.

— J'ai des preuves qui me paraissent convaincantes, Miss, reprit Cody en s'adressant à la jeune fille, sans répondre à son prisonnier. Le Lieutenant Willis vous dira qu'il partage ma conviction.

— Je la partage, dit alors le lieutenant Willis. Je crois tout ce que vient de dire Cody, et bien d'autres choses encore.

— Non seulement, reprit Buffalo Bill, j'accuse cet homme d'être un Cobra, mais encore d'être le vrai capitaine, la tête dirigeante de la bande des outlaws.

Alors, d'une voix calme, le scout se mit à raconter toute l'histoire, en priant Rose Reeves de lui garder le secret.

A la grande rage de Taylor Travis, qui grinçait des dents en l'écoutant, il dit comment il avait déjoué les projets des outlaws et annonça qu'il avait amené avec lui, outre le lieutenant, des soldats et des scouts.

Quand il eut terminé son récit, il fit, avec son mouchoir, le signal dont il était convenu avec Brazos Ben. Celui-ci accourut aussitôt, suivi de ses compagnons, au grand galop de leurs chevaux.

Pendant qu'ils arrivaient, Buffalo Bill dit encore comment il avait pris sur le cadavre de Vipère la lettre dénonciatrice, et utilisé l'instinct du cheval pour se faire conduire au rancho de Taylor Travis.

— Le cowboy Jacinto, conclut-il, nous a dit que c'était le cheval de son maître, et que celui auquel il l'avait prêté était un de ses amis de Mexico. Mes soupçons se trouvaient confirmés. Lorsque nous nous sommes emparés de ce Jacinto, — qui arrive là-bas avec mes hommes, — nous avons trouvé sur lui une liste des bestiaux et des chevaux du rancho de Travis, avec quelques instructions. Le cowboy nous a dit que cette liste était écrite par son maître. Elle est de la même main que le billet trouvé sur Vipère. Voici ce billet, Miss...

— J'ai plusieurs billets de Mr. Taylor Travis. Je vais les chercher, dit Rose en quittant la piazza.

Lorsqu'elle revint quelques minutes plus tard, la petite troupe était devant la véranda, ayant au milieu d'elle Jacinto, qui jetait sur son maître des regards désespérés.

— Avant de comparer les écritures de ces billets, Miss, dit Buffalo Bill, laissez-moi vous dire que nous avons observé la figure de Taylor Travis pendant que nous parlions avec vous des attaques contre les diligences, et que nous sommes sûrs de ne pas nous tromper.

Rose Reeves, sans répondre, prit le billet trouvé sur Vipère et en compara l'écriture avec celle des autres lettres.

— C'est de la même main, à n'en pas douter, dit-elle. Je comprends maintenant pourquoi je ne m'expliquais pas certaines actions de cet homme... Je voulais lui dire aujourd'hui même le peu de confiance qu'il m'inspirait, lorsque vous êtes arrivés... Mais vous mon père et ma mère!

Le lieutenant Willis alla au-devant du ranchero et de sa femme, fort étonnés de voir tant de monde sur la piazza. On les mit au courant de la situation. Puis, tandis que le caporal emmenait Taylor Travis, plein de fureur et de honte, les deux amis acceptèrent le repas qui leur fut cordialement offert, et Mrs. Reeves fit servir sur la piazza un « lunch » très substantiel aux hommes de l'escorte.

Vers une heure de l'après-midi, on prit congé des dames.

Reeves et l'un de ses cowboys accompagnèrent le détachement. Buffalo Bill prit la tête et conduisit sa troupe au grand galop vers la résidence de Taylor Travis, qui s'appelait Oak Park Ranch, le Rancho du Parc des Chênes.

Arrivés à l'orée des bois, les cavaliers firent halte : Buffalo Bill fabriqua un baïllon qu'il fourra dans la bouche de Taylor Travis, dont il fixa solidement les mains attachées par des menottes sur le pommeau de la selle. Jacinto fut traité de la même manière.

— Nous éviterons ainsi les appels et les signaux, dit le scout. Pour faire croire qu'il ne s'est rien passé de fâcheux, je vous prierai, Lieutenant, de marcher en tête avec le capitaine Cobra, de manière qu'il ressemble à un hôte qui fait les honneurs de chez lui.

La petite troupe reprit alors sa route vers le rancho.

La femme de Jacinto les vit venir et ne remarqua la position dans laquelle se trouvaient le ranchero et le cowboy, que lorsqu'ils furent devant la maison.

Elle poussa alors un hurlement sauvage et s'enfuit vers le quartier des cowboys.

Mais Buffalo Bill avait prévu le mouvement. Il lança son lasso, qui s'abattit sur la Mexicaine avant qu'elle eût fait le quart de sa course,

Brazos Ben la traîna aussitôt dans la maison ; et l'un des cowboys, qui accourait, croyant qu'on réclamait ses services, fut fait prisonnier en un clin d'œil.

— Il y a encore quatre de mes pards dehors, à garder les bestiaux, dit-il au lieutenant. Est-ce que vous allez les faire prisonniers aussi ? Et pourquoi, je vous le demande ?

— Cet homme et ses quatre pards sont innocents, dit le capitaine Cobra, que l'on avait débarrassé de son baïllon. Jacinto et sa femme savent seuls qui je suis et le métier que je fais.

— Très bien ; s'ils sont innocents, ils n'ont rien à craindre. Mr. Reeves, voulez-vous prendre soin du ranchero avec votre cowboy ; car je vais emmener prisonniers tous ceux qui sont ici, jusqu'à ce que nous ayons terminé cette affaire ?

Le cowboy qui avait accompagné le vieux colon partit à la recherche des quatre autres qui étaient dans la propriété à garder les bestiaux. Ils vinrent à l'habitation sans avoir le moindre soupçon de ce qu'on leur demandait, et ne tentèrent pas de résister quand on les fit prisonniers.

— Nous nous en rapportons à vous, Mr. Reeves, vous nous connaissez bien, dit l'un d'eux.

En fouillant l'habitation du ranchero, le lieutenant Willis et Buffalo Bill trouvèrent plus de preuves qu'il ne leur en aurait fallu pour faire pendre une douzaine de criminels.

Après cette opération, la petite troupe se remit en route, montée sur les meilleurs chevaux du rancho et emmenant avec elle le capitaine Cobra et son fidèle Jacinto.

La femme de ce dernier et les cinq cowboys furent laissés à la garde de Reeves et de son ser-viteur.

— Il s'agit maintenant, dit Buffalo Bill, d'arriver au camp du sergent vers minuit, de nous y reposer en attendant l'aurore et de pousser ensuite jusqu'à la nouvelle retraite des Cobras.

Une vieille Connaissance.

Le grand souci du scout était de parvenir à la retraite des outlaws avant qu'ils eussent reçu avis de la capture de leur chef et de l'échec de leur dernière tentative pour dévaliser la diligence de Nor-deck.

Mais, en dépit de son désir de brûler les étapes, il fallait compter avec la lassitude des chevaux et

permettre aux pauvres bêtes de se reposer quelques heures pour reprendre des forces.

Soudain, une idée lui traversa l'esprit; il se retourna sur sa selle pour appeler près de lui le lieutenant Willis, qui accourut aussitôt.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Bill? demanda l'officier.

— Au contraire, Lieutenant; mais je voudrais vous soumettre une idée.

— Voyons.

— Le relais de la diligence se trouve à six milles environ de l'endroit où le sergent a établi son camp... Pourquoi ne pas nous rendre tout de suite à ce relais et y prendre des chevaux frais, pendant que Brazos Ben et un autre scout iront au camp et diront au sergent de nous rejoindre avec ses hommes en un point du sentier que nous devons suivre? Comme cela, nous serons, à l'aube, à vingt milles du camp, avec des chevaux relativement frais, pour poursuivre notre route. Les hommes pourront très bien supporter cette fatigue, et je suis sûr qu'ils l'accepteront sans murmurer. Nous pouvons laisser les prisonniers à la maison de poste, en attendant notre retour.

— Votre idée est excellente, Bill; mais il vaut mieux emmener les prisonniers avec nous. Le capitaine Cobra est un vrai démon; les hommes sont faciles à corrompre, et je n'ose pas courir le risque de laisser ces gaillards-là à la garde des garçons d'écurie de la station.

— Vous avez raison, Lieutenant.

Brazos Ben, lui aussi, donna toute son approbation au projet du grand éclaireur; il déclara qu'à dix milles du campement du sergent et à sept du relais, se trouvait le point de jonction des deux pistes, et on convint que celui des deux détachements qui y arriverait le premier y attendrait l'autre.

Brazos Ben fut, en conséquence, désigné pour y conduire le lieutenant, le caporal et un soldat.

Buffalo Bill partit avec les autres et les prisonniers, marchant bon train, puisqu'il savait que les chevaux n'étaient plus à ménager.

Le chef des éclaireurs arriva vers minuit avec des chevaux frais au campement du sergent. Il donna immédiatement l'ordre de se préparer au départ.

— Nos chevaux sont bien reposés et capables de fournir une course de soixante-dix ou quatre-vingts milles, dit le sergent, tout joyeux de la perspective d'en finir avec les outlaws. Ne craignez rien, Mr. Cody; il n'y aura pas d'anicroche.

— Rien de nouveau depuis que nous sommes partis?

— Si... Il est venu un visiteur à notre camp, et j'ai jugé bon de le retenir prisonnier.

— Qui est-ce, Sergent?

— C'est un homme qui est venu de temps en temps au fort. C'est un grand chasseur, qui mène la vie d'un ermite. Beaucoup disent qu'il appartient à la bande des outlaws; en tout cas, il est bien renseigné à leur sujet. Il m'a dit qu'il désirait vous voir, et, quand il a vu que vous étiez absent, il a demandé le lieutenant Willis. Je lui ai dit que le lieutenant était absent aussi; alors il m'a affirmé qu'il avait fait d'importantes découvertes concernant le capitaine Cobra, et qu'il voulait vous offrir son concours pour chasser et anéantir ces bandits.

— C'est peut-être un espion?

— Je l'ai bien pensé, et quand il a dit qu'il reviendrait, je lui ai signifié que je le gardais jusqu'à votre retour. Il n'a fait aucune résistance et m'a dit, au contraire, que j'avais raison. Il m'a seulement demandé de le faire accompagner par deux de mes hommes jusqu'à sa cabane, pour qu'il puisse soigner ses bêtes, qu'il ne s'attendait pas à laisser seules si longtemps. J'ai détaché le scout Dot Driver et quatre hommes, de peur d'une embuscade; mais il les a conduits à son campement, où tout était tel qu'il l'avait décrit. Après avoir soigné ses bêtes, il est remonté sur un excellent cheval à lui, et il est revenu avec son escorte. Il est ici en ce moment.

— Savez-vous comment il s'appelle?

— On l'appelle Panther Jim, Monsieur.

— Ah! je le connais, je l'ai déjà rencontré. Amenez-le-moi ici; nous allons causer ensemble.

Le sergent ne tarda pas à revenir avec l'homme, un vieux trappeur qui avait le don curieux de pouvoir apprivoiser les panthères et autres bêtes féroces. Il avait des menottes aux mains, mais ces engins ne semblaient guère le préoccuper. Il s'adressa à Buffalo Bill sans employer l'argot de la frontière.

— Je suis venu ici pour vous voir, Mr. Cody, lui dit-il avec une certaine dignité. Je savais que vous n'étiez pas retourné dans le Nord-Ouest, comme tout le monde le croit ici. Les outlaws aussi en sont persuadés, je le sais, car je les vois souvent, quand ils s'arrêtent à ma cabane. Il y a peu de temps, j'ai appris le véritable nom du nouveau capitaine actif des Cobras. J'ai mes raisons pour vouloir qu'il n'échappe pas à la punition qu'il mérite. Aussi j'ai pris la résolution de le traquer sans merci et de conduire à son repaire une troupe de soldats commandée par vous. Il a essayé, à différentes

reprises, de me prendre à ses gages comme espion... Mais je lui ai répondu que je n'étais pas un outlaw... je ne mange pas de ce pain-là!... Les circonstances m'ont forcé de vivre ici comme un reclus, rongé par le chagrin et l'amertume; mais j'ai toujours été un honnête homme, et je n'ai jamais fait partie de la bande des Cobras. Lorsque j'ai découvert qu'il était leur véritable capitaine, je puis dire que ce jour-là a été un des plus importants de mon existence, car je retrouvais un ennemi dont j'ai juré la perte. C'est alors que je suis venu vous chercher, pour vous servir de guide; je connais sa nouvelle retraite, et je peux vous y conduire. Voulez-vous avoir confiance en moi?

Buffalo Bill, pendant un long moment, regarda fixement le vieux trappeur, l'examinant des pieds à la tête. Puis, à la grande surprise du sergent, qui assistait à l'entretien :

— Oui, dit-il, j'ai confiance en vous. Vous viendrez avec nous. Je vous reconnais maintenant... Mais moi aussi, je sais comment découvrir la retraite des outlaws. J'ai avec moi le capitaine Cobra en personne, son cowboy Jacinto et trois autres prisonniers, qui tous nous accompagneront. Je veux leur montrer que nous avons découvert leur repaire.

Panther Jim, en entendant le scout dire que le capitaine Cobra était prisonnier, fut saisi d'une si forte émotion qu'il ne put d'abord articuler aucune parole.

Enfin, il ôta son chapeau, portant péniblement à sa tête ses deux mains enchaînées. Puis, avec l'accent de la plus profonde reconnaissance, il s'écria :

— Je te remercie, mon Dieu! Maintenant je puis mourir, puisque je mourrai vengé!

Reconnu.

Buffalo Bill fit ôter les menottes qui enervaient les mains de Panther Jim.

— Vous allez venir avec nous tout de suite, dit-il au vieux trappeur. Nous partons pour la retraite des Cobras.

— Bien volontiers, Mr. Cody. C'est dommage seulement que vous ne soyez pas plus nombreux.

— Le lieutenant Willis doit nous rejoindre en chemin avec d'autres hommes, et nous aurons, je crois, des forces suffisantes. Les Cobras sont déjà

affaiblis par la perte d'un certain nombre de leurs, que nous avons tués, ainsi que leur officier Mocas sin et le messenger Vipère.

— Dieu vous entende et vous les fasse pincer tous dans leur repaire! Je crois que vous les y trouverez réunis, car ils ont l'ordre de s'y rendre et de ne pas en sortir.

— Je le sais. Etes-vous prêt, Sergent?

— Tout le monde est à cheval et prêt à partir.

— En route, alors!

Buffalo Bill prit la tête du détachement avec Panther Jim. Derrière eux venaient le sergent, les soldats, puis les chevaux de bât et les prisonniers. Les scouts fermaient la marche.

Quand ils furent arrivés à l'endroit où les attendait le lieutenant Willis, son cheval et ceux des hommes qui l'accompagnaient furent changés contre les montures fraîches qu'amenaient l'éclaircur, et le détachement, maintenant au complet, se remit en route pour le repaire des outlaws.

Buffalo Bill marchait en tête de la petite colonne avec Panther Jim. Il avait expliqué au lieutenant le rôle de cet homme mystérieux qui les accompagnait, et dont la présence avait provoqué l'étonnement de l'officier.

— Comment avez-vous fait pour découvrir la nouvelle retraite du capitaine Cobra? demanda le scout à Panther Jim.

— Je connais le pays à fond, Monsieur, car voilà bien des années que j'y chasse partout et dans tous les coins. Je connais comme ma poche tous les endroits qui peuvent servir de cachettes, à plus de cinquante milles à la ronde... Quand les Cobras, qui me traitent comme un ermite inoffensif, m'ont dit la région où ils se tenaient maintenant, j'ai su tout de suite quel lieu de campement ils avaient choisi... et je suis sûr de ne pas me tromper.

— Pourquoi en voulez-vous tant à Taylor Travis?

— Il est depuis l'enfance mon plus terrible ennemi. Une haine mortelle existe entre nous deux familles, et trois générations n'ont pu l'éteindre. Cette haine a eu pour résultat la mort violente d'une vingtaine de personnes, de chaque côté.

— Peste! dit le scout.

— C'est comme cela... Son grand-père débrouilla son profit l'amour de la fiancée de mon grand-père, à moi... Un duel à mort s'ensuivit entre les deux rivaux, et ce fut le commencement d'une série de meurtres. Une vendetta corse, sans rien exagérer!... Les enfants suçaient la haine avec le lait de

leurs mères... Tout le monde dans le pays savait qu'un jour ou l'autre le représentant d'une des deux familles périrait de la main du représentant de l'autre, et l'on attendait l'événement avec une sorte de curiosité anxieuse... Cependant, je vous jure que je n'aurais pas poursuivi moi-même cette œuvre de haine et de mort. C'est lui qui, un jour, sans provocation aucune de ma part, tira sur moi dans une rue de notre village, près de nos deux demeures, qui, par une ironie du sort, se trouvaient voisines l'une de l'autre.

«Ma femme m'accompagnait... Je fus blessé d'une balle; mais elle, la pauvre chère âme, elle fut tuée sur le coup!... Vous pensez si je peux pardonner une chose pareille!... On entourait Taylor Travis, on lui demanda la raison de son crime affreux. Il répondit qu'il savait que je devais le tuer, que je l'avais dit à plusieurs personnes, et que je le cherchais partout pour accomplir ma menace, en me faisant accompagner de ma femme pour me protéger de ses coups... Rien n'était plus faux, mais tout le monde le crut; tout le monde me crut lâche, Monsieur, et il échappa au châtiement! Alors, à peine remis de ma blessure, je quittai le pays, voulant voyager quelque temps pour me changer les idées. J'avais de la fortune, je laissai mon enfant, — une jolie petite fille, — à la garde de gens dont je me croyais sûr... Hélas! comme je revenais chez moi par San-Francisco, j'appris que ma chérie s'était noyée dans une rivière près de la plantation.

«Elle était la seule affection qui me restât... Je ne suis jamais retourné dans mon pays. Les hasards de la vie m'ont amené dans l'Ouest, et je me suis enfin fixé dans ces solitudes, où je mène l'existence d'un ermite...

Panther Jim achevait son récit, lorsque les scouts arrivèrent dans le voisinage du repaire des outlaws. Ils établirent leur camp et résolurent de commencer l'attaque dès la tombée de la nuit.

Ce fut une surprise terrible pour les bandits. Ils se battirent avec l'acharnement et le courage du désespoir; mais ils durent enfin céder. Ils ne demandèrent grâce qu'après avoir vu tomber les trois quarts des leurs.

Dans la lutte, le lieutenant Willis avait reçu une légère blessure. Quatre scouts et deux soldats étaient tués, une demi-douzaine blessés. La victoire coûtait cher. Quant à Buffalo Bill, qui s'était toujours montré au plus fort du danger, il n'avait pas une égratignure.

On campa deux jours dans le cañon sauvage qui servait de repaire aux Cobras; et, quand on eut enterré les morts, étendu les blessés sur des civières pour leur épargner autant que possible les cahots et les fatigues de la route, le petit détachement reprit, à marches lentes, le chemin du fort, où Taylor Travis, le capitaine Cobra, fut jugé et exécuté, en expiation de ses nombreux forfaits.

— FIN. —

Le prochain fascicule (No. 80) contiendra:

Running Water, le Chef des Nez-Percés.

MAGNIFIQUE PRIME!

Buffalo-Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:
Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:
Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs : brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume : 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de Journaux, ou à la Maison A. Eichler, 41, rue Dauphine, Paris.

AVIS AUX LECTEURS!

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo-Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de 1 fr. 25 l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent fascicule ou à la

Maison A. Eichler, 41, Rue Dauphine, Paris, 6^e

Les Aventures de BUFFALO BILL

Seule édition originale autorisée par le Colonel W. F. Cody, dit Buffalo Bill.



Les fascicules déjà parus contiennent les récits suivants:

- No. 1. Le Héros du Far-West.
2. L'Allié inconnu.
3. A la Rescousse.
4. Sur la Piste de la „Terreur du Texas“.
5. Les Sentiers du Pays de la Mort.
6. L'Attaque du Courier de la Prairie.
7. Les Gardiens du Trésor.
8. La Piste de la Vengeance.
9. La Flèche fantôme.
10. Les Pièges du Désert de la Mort.
11. Les Eclaireurs noirs.
12. Flair et Courage.
13. La Diligence perdue.
14. Le Roi de la Frontière.
15. Les Compagnons fidèles.
16. Une Mission secrète.
17. Dans le Ravin des Morts.
18. Les Liens qui tuent.
19. Le Coup de Maître d'un bon Tireur.
20. La Lutte mortelle.
21. Le Sauveur mystérieux.
22. Main Rouge.
23. Navarro, le Chef des Renégats.
24. Kenton King, le Bandit.
25. El Ramon, le Brigand du Rio-Grande.
26. Malo, le Bandit de la Frontière.
27. El Sol, le Limier de la Prairie.
28. La Chercheuse d'or du Val de Perchido.
29. Le Spectre de la Prairie.
30. Bras-de-Fer, le Roi des Tigres.
31. Peau-de-Daim, le vieux Trappeur.
32. La Jolie Bess.
33. Mustang Madge, la Fille du 5^e Régim.
34. Serpent-Sauvage, l'Indien cheyenne.
35. William Frédéric, le Guide
36. Coffin Bill. [mystérieux.
37. Le Rancho des Revenants.
38. Les Voleurs de Filles.
39. Les Déserteurs.
40. Les Loups de la Prairie.
41. Les Vautours de la Roche peinte.
42. Kent Kennard, le Ravisseur de Vierges.
43. Alfonso Montealegre, le Desperado.
44. Les Alliés rouges du Grand Eclaireur.
45. Les Terres maudites.
46. Le Secret du Chef sioux.
47. Masampa, la Reine indienne.
48. La Piste d'un Traître.

- No. 49. Harry, le vieux Squatter.
50. Frank Powell, le Castor Blanc.
51. A la poursuite de la Bande des Tigres.
52. Ben, ou l'Elève-Eclaireur.
53. Un Vœu de Vengeance.
54. Rip van Winkle, ou l'Ermite fou.
55. Le Clan du Bracelet d'Argent.
56. Le Mystère du Val funèbre.
57. L'Eclaireur Médecin et le Messager
58. Un Voyage fatal. [muét.
59. Les Cavaliers rouges.
60. Carrol Dean, le Chercheur d'or soli-
61. La Chasse muette. [taire.
62. Le Capitaine Eagle.
63. La Piste rouge.
64. L'Ennemi caché.
65. Big Elk, le Chef des Sioux.
66. Le Capitaine Panama.
67. Le Hussard masqué.
68. Les Régulateurs d'Overland City.
69. La Bande des Goules d'Or.
70. Tahrokee, le Tigre des Kiowas.
71. La Victoire du Scout.
72. Cœur Noir.
73. Le vieil Ermite du Grand Cañon.
74. Le Camp secret.
75. Snake Eye, le Chef des Apaches.
76. L'Amulette mystérieuse.
77. Un Plan hasardeux. [vert.
78. Le Masque noir et la Rose du Rancho
79. Cobra, le Capitaine des Serpents.
80. Running Water, le Chef des Nez-
81. La Reine renégate. [Percés.
82. Le Combat de la Gorge des Aigles.
83. Une Vengeance dans le Far-West.
84. Pour une Femme.
85. Evil Spirit, le Sorcier des Comanches.
86. Un Combat dans le Sacramento.
87. La Chasse au Diamant.
88. Larriat Larry, le Lanceur de Lasso.
89. Le Complot des Mormons.
90. Entre les mains des Séminoles.
91. Au Poteau du Supplice.
92. Cazoomba, la Sorcière des Apaches.
93. Le Feu dans la Prairie.
94. Le Duel au Tomahawk.
95. Charley l'Apache.
96. La Mine de Flamingo.
97. La Sorcière rouge.
98. Une Visite au Ravin Perdu.
99. La Poursuite sur la Glace.
100. Tourbillon Rouge et Fleur de Prairie.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. **Paris, 41, Rue Dauphine.**
New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107.